

Mise en ligne : 27 octobre 2021.  
Dernière modification : 28 octobre 2021.  
[www.entreprises-coloniales.fr](http://www.entreprises-coloniales.fr)

## TÉMOIGNAGE DU GENDARME HENRI DUCRET, affecté du 7 avril 1953 au 19 février 1954 sur la plantation de Caukhoi <sup>1</sup>

[www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Heveas\\_de\\_Caukhoi.pdf](http://www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Heveas_de_Caukhoi.pdf)

### Départ de Marseille (13 mars 1953)

Après le déjeuner, des camions descendent le détachement d'environ 300 gendarmes du camp de Sainte-Marthe vers le bassin Président-Wilson pour embarquement sur le *Skaugum*.

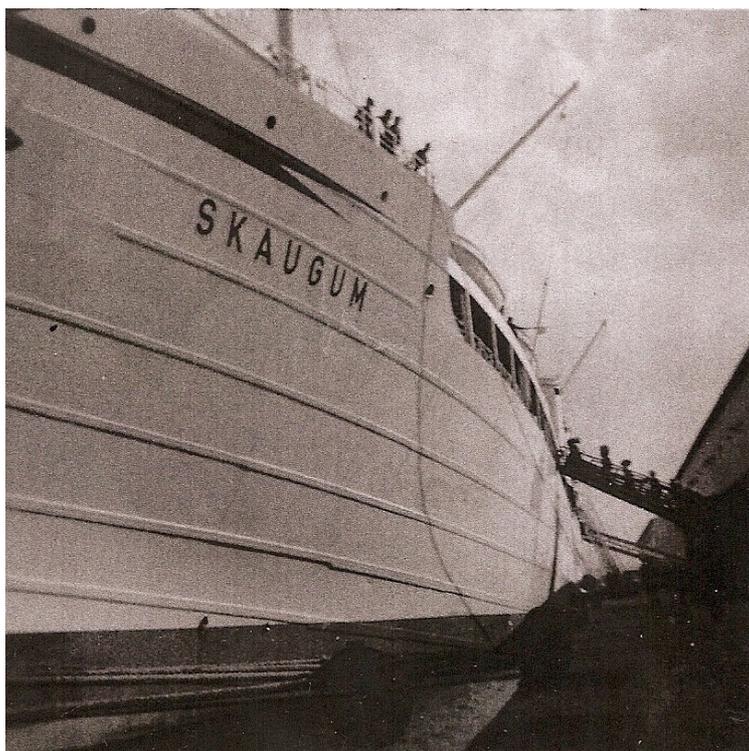


Sur le quai : Ducret, lunettes noires.  
Assis : Michel Galy, qui sera tué du côté d'Haïphong

---

<sup>1</sup> Ce témoignage a été rédigé en 2009 par Henri Ducret à l'intention de Marie Jadis, fille de Pierre Ligier (8 mai 1924-29 décembre 1996), qui avait été son supérieur sur la plantation de Caukhoi. Henri Ducret est décédé le 7 mars 2011 à Sauvagny, dans sa quatre-vingt-cinquième année, entouré de ses quatre enfants, dix petits-enfants et cinq arrière-petits-enfants.

Il avait pris les photos qui illustrent son témoignage avec un Réflex 6 x 6 mais les films auraient été maltraités dans des laboratoires locaux, d'où leur qualité discutable malgré le soin apporté à leur conservation.

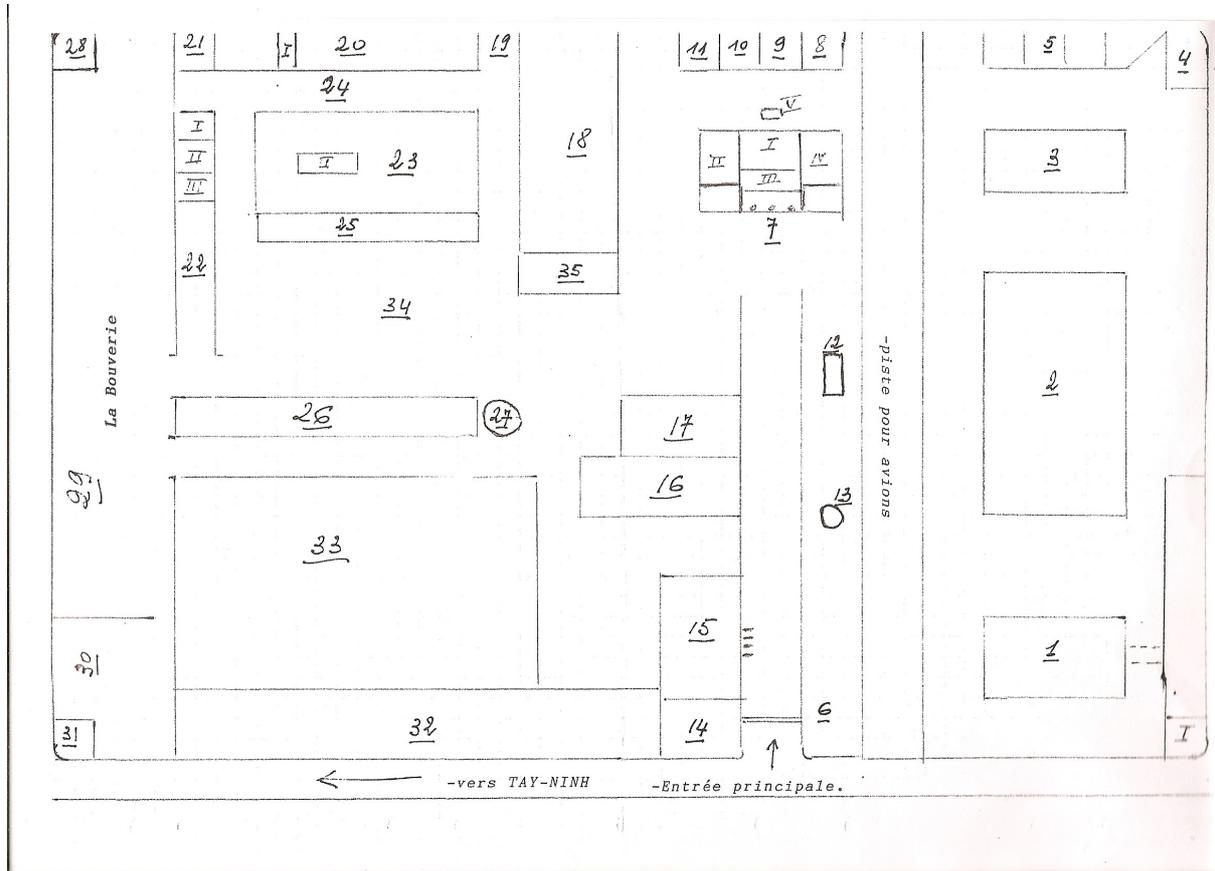


Le *Skaugum*



Vu du *Skaugum* : L'arrière du *Pasteur*, en cours de nettoyage après un énième retour d'Indochine

PLAN GROSSIER DU CENTRE DE PRODUCTION DE CAOUTCHOUC  
DE LA PLANTATION DE CAUK-HOI, EN 1953



(1) Villa du directeur et ses dépendances = cuisine, laverie, etc. (I) Poste de garde.  
 (2) Jardin potager et d'agrément.  
 (3) Villa de l'assistant du directeur. À notre époque, M. Vinet, originaire du Bordelais.  
 (4) Mon blockhaus fortifié et armé d'une vieille mitrailleuse américaine de 30. Elle était souvent en panne ! Ma chambre était attenante. En raison de l'insécurité régnant à l'intérieur du centre, le colonel commandant le secteur de Tay-Ninh m'ordonna de quitter mon blockhaus pour habiter à l'intérieur du périmètre de sécurité nouvellement créé.

Le colonel jugeait que j'étais trop exposé, ce qui était réel. Ligier dut quitter également sa confortable chambre dans l'ancienne villa. Elle fut réoccupée jour et nuit par une section du commando 12. Notre mess ne bougea pas.

Avec Ligier, nous allons nous retrouver à proximité de nos partisans !

(5) Logements des personnels et services de l'assistant du Directeur = cuisine, laverie, etc.

(6) Poste de police tenu par du personnel du commando 12.

(7) L'ancienne villa du directeur construite avant l'occupation japonaise. Elle se composait de trois appartements.

À mon arrivée = (I) par Pierre Ligier - (II) par le lieutenant Bourdeau, dit l'Arpète (III) par notre mess.

(IV) Ce lieu était réservé pour nos besoins personnels : douche, W.C. et dépôt de matériels divers.

Les logements (I) et (II) bénéficiaient d'une salle d'eau et W.C. Les (II) et (IV) avaient une terrasse que nous utilisions le soir venu, la chaleur atténuée, pour faire quelques mémorables parties de 4/21.

(V) - emplacement de notre table à ping-pong.

(8) Petit blockhaus couvert de quelques tôles. Il servait à prévenir dans le cas d'une intrusion Vietminh par la piste pour avions. Il était armé d'une mitrailleuse antique française Hotchkiss, matricule 1914, calibre 8m/m. Elle était fixée à même le sol par trois blocs en béton. Durant la journée, ce blockhaus n'était pas gardé.

(9) Notre cuisine.

(10) Magasin de nos provisions alimentaires et petits matériels de table.

(11) Logement de notre artilleur.

(12) Emplacement du canon et sa réserve d'obus.

(13) Emplacement des pompes à carburants pour la Plantation.

(14) Local de la centrale électrique. Pour tous les besoins du centre, trois puissantes génératrices fonctionnaient alternativement jour et nuit. Elles étaient sévèrement gardées par les hommes du poste de police.

(15) Bureaux et secrétariat de la plantation. Le poste radio émetteur-récepteur se trouvait pour raison de sécurité au premier étage de la villa du directeur et c'est lui-même qui l'opérait.

(16) Grand atelier de réparations mécaniques.

(17) Centrale chimique (traitement du latex dès ramassage).

(18) Grand hangar à matériel neuf. Réserve générale.

(19) Sortie nord (ou entrée) avec deux imposantes portes métalliques. Elles étaient verrouillées la nuit et placées sous la responsabilité de notre sergent Dan Riong. Ce passage obligé était gardé jour et nuit par nos partisans. Pour presque toutes nos opérations diurnes ou nocturnes nous l'empruntions.

(20) Cases-logements de nos partisans et de leurs familles.

(21) Station radio du poste militaire.

(22) Logements des cadres européens (gendarmes et commando 12, plus leur bureau. (I)- Pierre Ligier après avoir quitté la villa.(II) Gendarme Macret. (III) Moi-même, gendarme Ducret, après avoir quitté mon blockhaus.

(23) Carré d'hévéas avec (I) notre terrain de volley-ball bien ombragé.

(24) Allée de rassemblement de nos partisans avant nos départs et retours d'opérations. (I) Emplacement de notre magasin d'armes. Ici était entreposé l'ensemble des armes de nos partisans, grenades, munitions et autres.

(25) Cuisines couvertes de tôles pour les familles du commando 12. Je détestais passer à proximité ,tant les relents du *nuoc mam* (saumure de poisson) en ébullition empuantissaient l'air environnant...et cela à toute heure du jour, même la nuit venue.

(26) Hébergement du personnel du commando 12 et les familles.

(27) Le château d'eau aérien d'où j'ai pris quelques photos.

(28) Avec n° 30 = Postes de garde. Ces postes ainsi que le (I) ne sont occupés que la nuit par nos partisans.

(29) La Bouverie. À l'intérieur de ce vaste enclos, se dressaient de longues paillotes abritant les coolies de la plantation. Ça grouillait de monde dont beaucoup n'appréciait pas notre présence. On y trouvait de nombreux petits commerces, tels des tailleurs, des coiffeurs, etc. S'y trouvaient secrètement d'inévitables tripots. Nous les pourchassions car nombre de nos partisans y perdaient leur paye.

(30) Étable des animaux de trait (zébus).

(32) Carré d'hévéas.

(33) Grand ensemble couvert. Zone de production de caoutchouc brut en plaques (crêpe).

(34) En cet endroit, plusieurs hangars-garages pour les tracteurs à chenilles ou à roues.

Auprès du n° 33 existait une école pour les *nhos* (enfants) de la plantation. Sa maîtresse était une Eurasienne assez jolie au faciès étrangement européen. Elle parlait correctement le français. En raison de ses fréquentations avec les Viêts, nous l'avons épié... en vain !

(35) Habitation de M. RE, cadre supérieur de la plantation, et de sa famille. Après notre départ de Caukhoï, nous apprendrons que ce personnage avait été arrêté et transféré à Saïgon par le 2<sup>e</sup> Bureau pour « intelligence » avec le Vietminh !

À mon arrivée à la plantation de Cau-Hoi, le 7 avril 1953, l'officier qui commandait le sous-quartier était le capitaine Boulland, venu des spahis marocains de Tay-Ninh.

Le lieutenant Bourdeau lui succéda.

Il est permis de penser que le capitaine Boulland remplaça le lieutenant de la Motte au départ de celui-ci.

Il est également permis de penser que ce lieutenant occupa le logement (II) de la villa n° 7.

Sur l'une des terrasses de cette villa, celle de gauche en raison de son exposition plus à l'abri du fort soleil, quelques messes furent célébrées par l'aumônier catholique de la Légion étrangère, l'abbé Émile Barrand, un Franc-Comtois !

Toujours concernant cette villa 7, lire = ... "occupée par"...

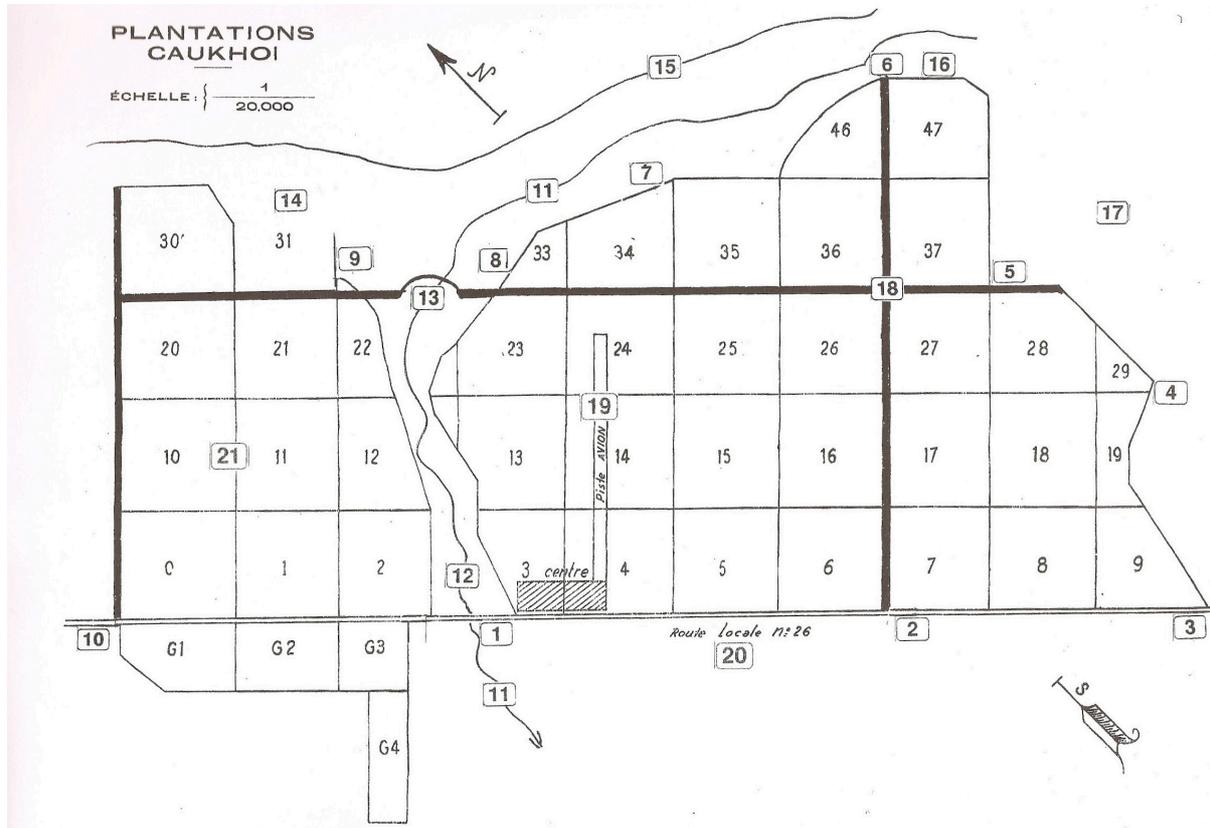
Tout le centre de production de cette grande plantation était ceint, sauf les deux passages de la piste pour avions, d'un haut mur en briques. Celui-ci était surmonté de projecteurs de fabrication locale. Toutes les nuits, le centre était illuminé par mesure de sécurité.

*-A Cauk-Hoï, en Avril 1953.  
Après de l'avion de la Plantation, devant l'imposante villa  
du Directeur, Monsieur HENNEBERT.  
de g. à d. = moi-même, LIGIER et un cadre du Commando 12. Il ne  
supportait pas le climat. De plus il était d'une maigreur !  
Il sera bientôt rapatrié en Métropole.*



Avril 1953. — Ducret, Ligier et un membre du commando 12 d'une grande maigreur (bientôt rapatrié en métropole) devant l'imposante villa du directeur Hennebert

## PLAN DE LA PLANTATION DE CAUK-HOÏ-



Que de kilomètres ai-je parcouru, de jour comme de nuit, dans tous les sens et par tous les temps, dans cette immense plantation d'hévéas et dans ses abords !

1-2-3-4-5-6-7-8-9-10. — L'ensemble des tours de surveillance de la plantation. Les tours 3-4-5 sont déjà détruites par le Vietminh à mon arrivée à Cauk-Hoi le 7 avril 1953 à 17 h 30.

11. — Le *souille* [*suoi* : ruisseau] de Cauk-Hoi.

12. — La pagode.

13. — Le pont Vinet. J'ai moi-même baptisé cette passerelle en bois du nom de l'assistant du directeur de la plantation. Vinet était d'origine bordelaise et âgé d'une trentaine d'années. Ce célibataire n'était pas mauvais garçon mais il était peu coopératif avec nous pour nous fournir des renseignements. Nous le comprenions très bien ! Nous savions qu'il versait son obole aux Viêts en échange de sa vie. Nous savions qu'il déposait son « impôt » au pied d'un hévéa sous un bol à latex mais jamais nous n'avons pu le surprendre !

Indirectement, le 2<sup>e</sup> Bureau de Tay-Ninh nous avait informé que cette pratique était monnaie courante chez tous les Européens civils vivant dans les diverses plantations ou exploitations forestières.

Les abords du pont Vinet étaient très dangereux car truffés de buissons propices aux embuscades. Les Viêts ne le détruiront pas car ils l'utilisaient lors de leurs incursions à l'intérieur de la plantation.



Gérard Hennebert (1913-1953), compagnon de la Libération  
<https://www.ordredelaliberation.fr/fr/compagnons/gerard-hennebert>

14. — Ici, dans cette parcelle n° 31, le directeur de la plantation a été tué par le Vietminh.

En cette matinée du samedi 15 août 1953, tous deux — Ligier avec une cinquantaine de partisans —, sommes en protection des coolies occupés à saigner les hévéas dans les parcelles au sud, le long du chemin n° 26 lorsque soudain une forte explosion se fait entendre vers le nord. Elle nous laisse dans l'expectative et attendons ! Puis nous décidons de rentrer rapidement au Centre.

Là, nous apprenons que le directeur, M. Hennebert, s'est rendu de ce côté seul et sans protection. Nous filons aussitôt dans cette direction et arrivons dans une parcelle plantée de jeunes hévéas.

Sur la piste, à une cinquantaine de mètres, nous voyons la jeep dans une posture inclinée.....mais pas de trace du planteur !

Tous deux, Ligier, flairons le danger car nous nous trouvons dans une zone parfaitement dégagée de toutes protections et craignons que les Viêts nous attendent, camouflés dans les hautes herbes et dans la végétation buissonneuse proche. Nous savions que les rebelles, après avoir accompli un mauvais coup, se repliaient à quelque distance afin d'observer notre réaction et nous adresser quelques rafales d'armes automatiques.

Notre décision est prise : il faut retrouver le corps du planteur que nous supposons tué et le ramener à Cauk-Hoï.

Sous la protection de Ligier, resté sur la piste avec nos hommes et qui a placé auprès de lui un fusil-mitrailleur, je m'avance prudemment à travers les petits hévéas d'une hauteur d'un mètre.

Oh surprise ! Je découvre le corps inanimé étendu sur le dos entre deux rangées de jeunes arbres.

Les yeux restés ouverts, ternes, éteints, semblent me regarder.

Je me sens mal à l'aise devant ce cadavre. Je le tourne un peu et je constate que le Viet lui a tiré une balle au menton et qu'elle lui a éclaté la boîte crânienne.

Impotent, notre directeur n'avait aucune chance d'échapper à son poursuivant et ce n'est qu'à quelques dizaines de mètres de sa jeep qu'il a été abattu.

Les Viêts lui ont pris sa montre, son chapeau de brousse, ses chaussures *rangers*, ses chaussettes ! Triste spectacle ! Malgré le danger, Ligier s'est approché avec nos hommes, dont certains scrutent la broussaille proche.

Difficilement, nous chargeons le corps massif, lourd, du directeur dans la partie arrière de sa Land-Rover décapotée, que nos partisans ont extrait de l'entonnoir fait par l'explosion de la mine.

Accompagné du caporal Tiam-Mon, j'ai la pénible besogne de ramener au Centre le cadavre dont les pieds nus sortent de la caisse arrière. Ensuite, il me faut mener la dépouille à la morgue militaire de la citadelle de Tay-Ninh.

Ici, je dois répondre à quelques questions bien précises sur cet assassinat car M. Hennebert était une personnalité fort connue dans le milieu des planteurs mais également par les autorités, tant civiles que militaires. Son décès va nous causer des ennuis dans quelques jours.

Pendant ce temps, Ligier rentre au poste où règne la consternation dans tous les services de la plantation et parmi tous les militaires.

Tous deux, pour ramener le corps sans vie de notre directeur, nous venions, une fois de plus, d'exposer nos vies !

Et à Sauvagny, mais six heures plus tard, en cette matinée de l'Assomption, ses habitants seront à la grand-messe au cours de laquelle Colette offrira le *cierge des jeunes filles* ! (une tradition disparue de nos jours).

Le soir venu, avec Ligier, nous nous demandions pourquoi les Viêts ne nous ont pas tiré dessus ?

Cet épisode tragique sera détaillé ultérieurement.

15. — Lisière de la forêt d'où, fréquemment, les Viêts nous tiraient dessus.

Entre la limite de la plantation et l'orée de la forêt existait une zone marécageuse où croissait une herbe haute, coupante dite *herbe à éléphants*. Dans cette végétation tropicale, redoutée, grouillaient les sangsues et autres mauvaises bestioles.

16. — C'est ici, sur cette piste ceinturant la plantation, que le gendarme Servant a été tué par les Viêts, le lundi 6 avril 1953, au cours de sa patrouille matinale. Il a sauté sur une mine, puis a été achevé de plusieurs coups de coupe-coupe lui ouvrant le foie.

Les Viêts ont eu le temps de lui prendre sa mitraillette MAT-49 et ses sept chargeurs. Pour Servant, c'était son heure !

Aussitôt, notre lieutenant Ducos m'informa que je devrais quitter la plantation de Ven-Ven pour celle de Cauk-Hoi (même secteur) afin de remplacer ce brave.

C'est le lendemain, le mardi 7 avril 1953, que j'arrivai au poste de Cauk-Hoi à 17 h 30 où je fis connaissance des gendarmes Ligier et Canourgues, démoralisés, effondrés par ce drame si soudain. Ici, dans ce nouveau poste, débuta pour moi une période bien mouvementée !

17. — Zone d'expansion de la plantation de Cauk-Hoi.

Ici travaillaient de gros engins de terrassement au déboisement, au déracinement et à la préparation du vaste terrain pour de nouvelles plantations de jeunes hévéas.

Un jour, j'étais en protection de ce chantier poussiéreux avec une trentaine de partisans. À l'ombre sous les grands hévéas, je me trouvais surélevé légèrement sur une petite butte de terre pour observer lorsque, soudain j'aperçus à plusieurs centaines de mètres devant moi des formes bizarres, mal définies avançant les unes derrière les autres, ressemblant à des têtes.

Je pris celles-ci pour des têtes de Viêts cheminant le long du souille [*suoi*] en contrebas. Vite, je mis mes hommes en alerte, prêts à faire feu si on s'approchait de l'énorme Caterpillar à chenilles. Mais les têtes continuaient d'avancer ! C'est alors que je me rendis compte de ma méprise !

Ces formes étranges que je prenais pour des Viêts n'étaient tout simplement que des têtes de dindons sauvages défilant au loin !

C'est en voyant ces gros volatiles au plumage noir passer à proximité du tracteur et se mettre à gratter la terre fraîchement remuée que je compris en souriant mon étourderie !

Pour une fois, ensemble, nous avons bien ri ! C'était mieux ainsi.

18. — Les deux grandes pistes principales, perpendiculaires, de la plantation. Elles étaient généralement faites de terre recouverte de latérite.

Toutes les parcelles de cette immense plantation d'hévéas étaient ceintes de pistes plus étroites mais permettant le passage d'engins divers effectuant des travaux d'entretien.

Sur ces petites pistes circulaient sans cesse les tombereaux tirés par des zébus qui effectuaient le ramassage du précieux latex à la couleur laiteuse.

19. — C'est de cette piste que je quittai la plantation de Cauk-Hoï, par l'avion Norécrin de la société, à destination de Saïgon-Ton-Son-Nhut, dans la matinée du vendredi 19 février 1954 : une bien sympathique attention de la part de M. Brandon, le nouveau directeur, venant de Polynésie.

Quant à mes cantines, elles arrivèrent le jour même à Saïgon par les camions de la plantation transportant des balles de crêpe (caoutchouc brut).

Ma vie de poste dans l'Indochine en guerre prenait fin ici ! Enfin !

Mon camarade Ligier, dont j'appréciais tant le courage, la ténacité devant le danger, mon compagnon d'armes durant une année dans un secteur malsain perdu dans ce Vietnam troublé, dut rester quelques jours encore afin de passer les consignes au nouveau gendarme, chef de poste.

Le jeudi 8 mars 1954, j'eus le grand plaisir de l'accueillir à Saïgon. Nous restâmes tous deux au quartier de Chi-Hoa, à proximité de la prison militaire française. Au sein de notre unité, nous effectuâmes des services de surveillance et d'accompagnement des détenus auprès d'un juge d'Instruction militaire. Enfin du travail de gendarme ! Ceci en attendant nos deux semaines de repos avant le rapatriement.

20. — Cette route n° 26 menait de Tay-Ninh à Saïgon. Elle passait devant la plantation de Cauk-Hoï et pour nous, elle représentait un danger permanent, de jour comme de nuit, car nous ne pouvions contrôler tout le monde circulant sur cet axe poussiéreux.

Après le petit poste de Dat-Set, tenu par des supplétifs vietnamiens, se trouvait à plusieurs kilomètres d'ici le poste fortifié de Truong-Mit. Cet important fortin était occupé par un détachement de la Légion étrangère.

Au-delà, on entrait dans une zone entièrement contrôlée par le Vietminh et dans laquelle baroudait sans cesse la Légion. Ces légionnaires, lorsqu'ils se rendaient à Tay-Ninh s'arrêtaient à Cauk-Hoï afin de « faire descendre la poussière » à notre bar. Ils étaient presque tous d'origine allemande.....et buvaient beaucoup de bière !

Pour effectuer nos liaisons avec la plantation Michelin à Dau-Tieng, nous emprunions cette route mais seulement dans sa partie sécurisée.

21. — Endroit où l'on rencontrait de hautes termitières sous les hévéas et que les bulldozers ne bousculaient pas.

Résurgences de souvenirs vécus lors de mon retour au pays natal !  
par Henri DUCRET.

Enfin le retour tant espéré, un long retour entamé il y a presque deux mois !  
Une dernière patrouille à pied sous les hévéas de la plantation de Cauk-Hoï.  
Une ultime patrouille en chenillettes sur les pistes de celle-ci.  
En avion.

En pousse-pousse avec Ligier dans les rues bien encombrées de Saïgon et de Cholon.  
Notre dernière mission au Vietnam avec Ligier, le mardi 16 mars 1954 : assister, à la chapelle de l'hôpital Grall à Saïgon, puis au cimetière Massiges aux obsèques d'un gendarme tué par les Viêts le lundi 15 mars 1954, au poste de la plantation Michelin de Dau-Tiêng, voisine de celle de Cauk-Hoï. Je suis un des six porteurs.

Une dernière messe avec Ligier en la cathédrale Sainte-Marie à Saïgon le dimanche 5 avril 1954.

L'embarquement dans le port fluvial de Saïgon, le jeudi huit avril 1954 à 5 h 30 sur le *liberty-ship Saint Valéry-en-Caux* pour appareiller à 6 h 00. La descente de la rivière de Saïgon sous une forte chaleur, sans pouvoir se mettre à l'ombre ! Sur le pont de ce petit navire de transport d'origine américaine, nous sommes environ une cinquantaine de gendarmes et quatre fois plus de militaires de tous grades. À 15 h 00, nous arrivons dans la baie du Cap Saint-Jacques. Au large, l'imposant *Pasteur* attend ! Il vient du Tonkin. Le paquebot *Pasteur* ne vint qu'une seule fois dans le port de Saïgon. Il n'y retourna plus car sa quille raclait le fond vaseux de la rivière.

Le *Saint-Valéry* décrit un large cercle dans la baie, s'approche très lentement du *Pasteur* et, enfin, se colle contre lui, à bâbord. Un grand escalier est descendu et, immédiatement, notre transbordement commence. Pas aisé de monter cet escalier branlant avec tout notre barda. Pour ma part, j'ai une grande valise et un havresac. Pendant ce temps, un treuil avec un long bras et à l'aide de grands filets vide les soutes du *Saint Valéry* de tous nos bagages et les dépose dans celles du *Pasteur*.

Il est curieux de voir ces caisses, ces valises et autres se promener au-dessus de l'eau, emprisonnées dans ces solides filets ! Parmi elles, il y a mes deux cantines assez lourdes et une caisse contenant une grosse valise (comme sous-officier, j'avais droit à 80 kg de bagages). Elles n'arrivèrent que trois semaines après moi en gare d'Emagny, certes un peu cabossées mais les fragiles porcelaines du Japon et autres beaux et précieux souvenirs du Vietnam ne subirent aucun dommage.

Parvenus avec Ligier à la coupée, il est dirigé vers un pont inférieur et moi vers un pont supérieur.

Montant difficilement l'étroit escalier métallique donnant accès aux cabines étagées, j'entends soudain :

— Ducret !

J'aperçois Januel qui me fait de grands gestes. C'est un pays, natif des environs de Moncey. Il vient du Tonkin.

Montant plus en avant, j'entends de nouveau :

— Ducret !

Je lève la tête et je vois côte à côte deux bons copains quittés il y a un an : Dubicq, un Breton avec lequel nous avons occupé des postes pendant une longue période dans la fournaise humide du delta du Mékong, et Dumartheret, un Meusien, avec lequel j'étais resté quelque temps sur le bord du Mékong, à la Portion centrale de Long-Xuyên. Il vient du Laos.

Tous trois étions venus sur le *Skaugum* et avons été affectés à la 1<sup>re</sup> Légion de Marche en Cochinchine dans l'encadrement de la Garde du Vietnam Sud. Ils sont déjà installés dans leur cabine.

Je retrouve beaucoup de collègues et chacun de détailler brièvement son séjour. Partout la joie !

Pour ma part, je suis préoccupé, je cherche un visage.

Avec mon ami Galy, un Méridional de Lezignan (Aude), en nous quittant à Saïgon–Chi-Hoa le jeudi 10 avril 1952, nous nous étions donnés rendez-vous dans deux ans en nous souhaitant mutuellement bonne chance.

Hélas, il n'est pas au rendez-vous !

Questionnant des gendarmes venant du Nord-Vietnam, ils m'apprirent que Galy a perdu la vie le 19 octobre 1952 dans le secteur de Phuc-Xa, région de Haïphong, au Tonkin. Sa mort m'attriste. Il aimait me parler de ses projets d'avenir. Nous avons été ensemble à l'escadron de gendarmerie de Bône en Algérie (Annaba de nos jours). Son nom figure dans la très longue liste des braves tués en Indochine de l'impressionnante nécropole militaire nationale de Fréjus (Var). Son nom est également gravé dans la pierre du monument aux morts de sa ville natale.

Après avoir déposé ses bagages sur son étroit plumard, l'ami Ligier me retrouve sur le pont supérieur. Appuyés à une rambarde à l'arrière du *Pasteur*, nous contemplons la magnifique baie du Cap Saint-Jacques sous un implacable soleil. Un panorama exceptionnel avec une mer étincelante !

Tous deux, nous sommes heureux de rentrer en bonne santé alors que tant d'autres l'ont perdu.....souvent bêtement.....et que tant d'autres, hélas, ont perdu la vie. Tels les braves que nous ramenons et dont les bières nombreuses sont empilées dans les cales les plus profondes du navire. Elles ont été embarquées discrètement à Haïphong.

Il est environ 16 h. 00 lorsque le *Pasteur*, par quelques coups de sirène, nous annonce qu'il lève l'ancre ! Il quitte lentement la baie. Un dernier regard sur les côtes encore proches. Le grand bateau, dans son sillage, trace derrière lui deux longues rides sur la surface des flots.

Celles-ci, peu à peu, s'écartent et forment un gigantesque V en direction des côtes qui, à présent, semblent s'enfoncer dans la mer. Nous avons l'impression d'être immobile et que c'est le Viêtname qui nous quitte !

En ces instants, je crois qu'il y avait de l'émotion en nous !

Beaucoup de monde à bord assistent à ce départ. Moment exaltant !

Adieu Vietnam ! Tu m'as pris deux longues années de ma jeunesse.

Cependant je garde au fond de mon cœur un bon souvenir de toi !

À présent, nous rentrons en France, notre cher pays. Nous allons retrouver nos êtres cher. Le guerre d'Indochine est derrière nous !

17 h. 00. — Les côtes vietnamiennes ont disparu.

19 h. 00. — Nous sommes au large des îles de Poulo-Condore, de sinistre réputation car elles furent un bagne et le seront encore durant des décennies.

Vendredi 9 avril 1954. — Vers 17 h. 00, nous arrivons devant de Singapour que nous quittons vers 23 h. 00 après avoir fait le plein de mazout.

Au cours de la nuit, le *Pasteur* et le *Skaugum* se sont croisés. Ce dernier emmène une fois de plus son chargement de militaires vers l'Indochine. Les deux bateaux se sont salués à l'aide de leurs sirènes nous disent les haut-parleurs du bord.

Samedi 10 avril. — Nous passons à proximité des côtes Malaises par mauvais temps, puis nous entrons dans le détroit de Malacca. Nous longeons sur notre gauche la grande île de Sumatra. Je note que nous croisons beaucoup de navires. Les haut-parleurs nous informent qu'il y a beaucoup de requins dans les parages.

Dimanche 11 avril. — Mauvais temps ! Le *Pasteur* danse un peu, ce qui m'occasionne le mal de mer.....et je ne suis pas le seul ! Mon estomac tient le coup !

Nous quittons le détroit de Malacca et entrons dans l'océan Indien. Nous croisons le *La Marseillaise*, qui se rend en Indochine, ainsi qu'un porte-avions français.

Lundi 12 avril. — Nous longeons l'île de Ceylan. À 18 h. 00, nous sommes au large de Colombo où nous avons fait escale il y a deux ans. Avec Ligier, nous regardons la

côte proche couverte d'une luxuriante végétation. Nous poursuivons notre route assez rapidement en direction d'Aden (Yémen) où il y aura escale. Une fois encore, nous retardons nos montres.

Mardi 13 avril 1954. — Nous sommes seuls en mer ! Dans le lointain, sur notre droite nous apercevons des îles. Ce sont, nous apprennent les haut-parleurs, les Maldives !

\*  
\*     \*

Durant la traversée, nous nous retrouvons quotidiennement avec Ligier. Nous parlons d'un peu de tout, de nos familles, de notre région, de notre avenir dans la gendarmerie....Cauk-Hoï est inévitablement évoqué, tant nos souvenirs sont encore vivaces ! C'était une périlleuse aventure qui nous a exposés sans cesse à tant de dangers ! Jour et nuit, nous avons vécu dans la crainte que nous devions ne pas laisser paraître.

Chaque jour, il en est de même. Tous deux nous faisons défiler nos souvenirs, bonnes et mauvaises (souvent les plus mauvaises), tant elles ont imprégné nos mémoires.

Hélas, je n'arrive pas à me remémorer toutes les péripéties de mon séjour dans un ordre chronologique tant il y en eut. Nous nous délassons à les passer en revue alors que le brave *Pasteur* nous rapproche chaque jour de nos êtres chers.

Ligier est maintenant détendu, reposé, souriant. Il n'est plus le chef de poste soucieux continuellement assailli par de délicats problèmes à régler dans les domaines les plus divers !

Nous évoquons notre vie dans l'immense plantation de Cauk-Hoï où nous ne voyions jamais le trop chaud soleil tropical se lever ni se coucher à l'horizon ! Il apparaissait devant et disparaissait derrière l'écran de verdure formé par les hauts hévéas à feuillage persistant.

On disait de ces hévéas, que nous avons journallement côtoyés et qui ne ressemblaient à aucun arbre en Europe, de l'arbre à caoutchouc, qu'il était l'arbre qui pleure.

Les coolies, après avoir entaillé circulairement de haut en bas l'épaisse écorce à l'aide d'une sorte de petite gouge à tranchant circulaire afin de faire couler le précieux latex, nous disaient :

— Cep, c'est même chose pleurer !

\*  
\*     \*

Avec Ligier, nous étions arrivés au Vietnam en 1952 à bord du *Skaugum* mais sans nous rencontrer car nous appartenions à un détachement d'environ 300 gendarmes.

En Ligier je découvris un pays : nous sommes nés à seulement 20 km. l'un de l'autre ! Lui à Besançon en 1924 et moi à Sauvagny en 1926.

En 1944, il s'était engagé au sein du 27<sup>e</sup> Régiment d'infanterie de Franche-Comté ; il combattit pour la libération de l'Alsace et en Allemagne. Il était un vétéran de la 1<sup>re</sup> armée française Rhin et Danube.

J'ai constamment apprécié Ligier pour sa loyauté, pour son sens du devoir, pour son comportement courageux face aux Viêts que nous pourchassions sans relâche et avec opiniâtreté. Il était entreprenant, parfois téméraire. J'aimais ça !

Je n'en dirai pas autant de Canourgues, le troisième gendarme affecté à la protection de la plantation de Cauk-Hoï, qui commandait la 3<sup>e</sup> section de partisans. Il n'était guère vaillant et parfois même craintif. Il n'aimait pas sortir de la forêt d'hévéas, encore moins

au-delà ! Mais il était un charmant camarade. En 1961, je le retrouverai à Oran (Algérie) alors qu'il était en déplacement de maintien de l'ordre avec son escadron venu de Dignes (Alpes de Haute-Provence).

Il ne fallait pas de routine dans nos activités car les Viêts étaient rusés, finauds et toujours très bien renseignés. C'est pour ces raisons que, lors de nos patrouilles journalières à l'intérieur de la plantation, une fois sous les hévéas, nous changions radicalement de direction. Que de fois avons-nous évité une embuscade !

Nous étions très méfiants vis-à-vis des coolies car nous savions qu'ils étaient, soit par force, soit par idéologie, des sympathisants viêts.

Nous savions également, par le 2<sup>e</sup> Bureau de Tay-Ninh, que la majorité de la population autochtone ainsi que des cadres du centre de production de Cauk-Hoi n'appréciaient pas du tout la présence militaire française.

Après l'assassinat du directeur, M. Hennebert, nous avons été prévenus :

— Tous les civils qui vous entourent fraternisent avec les Viêts !

Mais quoi faire ? Être très attentifs !

Nous vivions proche de cette population grouillante, active, qui était rassemblée à l'intérieur du centre, en un lieu appelé la Bouverie en raison de la présence des étables des zébus. Tout ce personnel, hommes et femmes, dans des fonctions diverses, travaillait dans cette vaste exploitation.

Nous n'allions que rarement à la Bouverie. On envoyait un partisan dès lors que nous avions besoin du coiffeur, du tailleur ou du marchand de soupes chinoises dont la viande était du chien. En dépit de quoi Ligier et d'autres en mangeaient de temps en temps ! Quant à moi, durant tout mon séjour, je n'ai jamais pu goûter aux délices de la cuisine vietnamienne ! Malgré l'interdiction, beaucoup de nos partisans allaient jouer nuitamment aux cartes à la Bouverie.

\*  
\* . \*

Avec Ligier, nous nous rappelons les interminables veilles à l'orée de la plantation d'hévéas, une fois la nuit tombée, à écouter silencieusement et avec angoisse. Un silence troublé par les coassements gutturaux des crapauds-buffles, par des cris des bêtes sauvages dans la forêt proche dont seuls nos partisans pouvaient nous indiquer l'origine. Un exemple : quand un tigre capturait une espèce de gazelle ! Silence troublé également par des aboiements de chiens qui trahissaient le déplacement en groupes de Viêts, ou par quelques coups de fusil dont nous ne pouvions pas toujours détecter la provenance.

Que la forêt, sombre et hostile, était animée ! Tous ces bruits insolites, ajoutés à notre trac, nous glaçaient le dos ! Moments éprouvants pour nos nerfs.

Nous parlons aussi de nos longues embuscades nocturnes au cours desquelles nous étions dévorés par les moustiques et autres petites bêtes telles les fourmis rouges de taille respectable. Nous craignons toujours de marcher sur un mauvais serpent ou un dangereux scolopendre.

Mais ce que nous craignons le plus dans l'obscurité, c'était de marcher sur un redoutable serpent-corail. À notre arrivée en Indochine, on nous avait averti de ce danger :

— Si vous êtes mordus, vous avez trois minutes pour faire votre prière !

Les Vietnamiens disaient :

— Si c'est mordu, c'est faire trois pas et c'est *tiet* (mort) !

Pas réjouissant !

Nous rendions-nous compte de ce que nous endurions sans renâcler, avec le risque de perdre la vie ? Je me le demande encore !

Ô nous n'étions pas des héros, loin de là ! Nous avons fait simplement et le mieux possible notre devoir....de soldat, pas toujours dans de bonnes conditions, dans des tâches fort éloignées de notre formation de gendarme ! Mais tels étaient les fonctions demandées au Corps expéditionnaire de la Gendarmerie en ce lointain pays en guerre.

À Cauk-hoï, Ligier était le chef de poste et j'étais un peu son adjoint. Nous avions environ 120 partisans sous nos ordres, divisés en trois sections.

Il avait une fonction délicate, difficile qui demandait de l'habileté, beaucoup d'habileté ! Il devait concilier les exigences du directeur de la plantation, qui ne supportait pas la subordination et les ordres, parfois contradictoires, des autorités militaires du secteur, et celles de son supérieur. La tâche était malaisée et Ligier l'avait vite comprise.

Je sais de quoi je parle, ayant été moi-même chef de poste dans une plantation moyenne en cours de remise en état dans la région du Dong-Nai, à proximité de la route menant à Dalat (route Coloniale n° 1, anciennement). C'était avant d'être affecté à Cauk-Hoï. Son directeur était un ancien du 1<sup>er</sup> Régiment parachutiste, comme moi-même, et pour cette raison, bien des difficultés furent aplanies.,

Ligier a surmonté les épreuves avec patience, avec diplomatie, afin de ne désobéir à aucun. Pas facile ! Lors de ces turbulences passagères, il conservait un calme olympien et restait maître de lui. Je crois que c'était dans sa nature !,

Je ne l'ai vu en colère. Enervé, oui !,Parfois, il y avait de quoi ! Pris entre deux feux, que c'était exaspérant !,

Les rapports avec Hennebert ne furent pas toujours au beau fixe. Mais Ligier conserva toujours son calme et effectua les missions qui lui étaient demandées. De temps en temps, quand même, il râlait !

En plusieurs occasions, j'ai dû intercéder pour lui, notamment lors de la présentation du gendarme Macret, venu remplacer Canourgues, détaché à la plantation Arnaud, voisine. Pour le paiement de nos partisans, pour le renouvellement de leurs tenues, etc., Ligier ne souhaitait pas rencontrer le directeur.

Ligier a eu un grand mérite à servir dans une telle ambiance qui, heureusement, n'était pas journalière. Nous étions deux gendarmes à ses côtés, qui le soutenions, et notre hiérarchie, tout particulièrement notre lieutenant, Ducos, n'hésitait pas à intervenir lors des incidents fâcheux.

Les relations entre officiers subalternes du 5<sup>e</sup> Régiment de Spahis marocains stationné dans la citadelle de Tay-Ninh et nous autres gendarmes n'étaient pas toujours excellentes non plus, loin s'en faut ! Ces messieurs supportaient difficilement que nous ne soyons pas directement sous leurs ordres. Notre indépendance les contrariait. Ils n'avaient pas beaucoup de considération envers les gendarmes que nous étions.

Ils étaient tous de petits officiers, généralement de réserve, qui cherchaient à se faire *activer* (à entrer dans l'armée active). Ils jouaient aisément aux petits seigneurs mais ils n'étaient pas des foudres de guerre.

Cependant, quelques-uns méritèrent leurs décorations.

Nous en avons un à Cauk-Hoï. Il était responsable du sous-quartier. Tous nous l'avions baptisé la *Libellule* où l'*Arpète*. Il passait son temps à faire des mots croisés. La brousse n'était pas son fort.

Entre notre lieutenant, Ducos, et lui il y eut d'orageuses explications !

Ces désagréments étaient délétères pour notre moral d'expatriés paumés dans une nature inhospitalière. Heureusement, nous avons nos divertissements. Presque chaque fin d'après-midi, avant le déclin du soleil et avant que tombe la nuit car ici, sous les tropiques, il n'existait pas de lumière crépusculaire, on jouait avec nos partisans au ping-pong, au volley-ball, à la pétanque. Avant le repas du soir nous faisons de longues et animées parties de 4/21. De temps en temps on jouait au tarot. On partageait ces jeux avec les cadres du commando n° 12 avec lesquels nous entretenions d'amicales relations.

Ce détachement était composé d'une centaine de supplétifs vietnamiens, presque tous anciens Viêtminhs ralliés. Quelques sous-officiers et caporaux français chapeautaient cette singulière troupe très disciplinée et toujours bien vêtue.

Ces hommes, constamment vêtus d'une tenue noire, guerroyaient généralement la nuit. Ils opéraient en dehors de la plantation et traquaient les Viêts jusque dans leurs refuges. Ils étaient bien commandés et obtenaient de bons résultats.

Il n'était pas rare qu'ils aient des blessés où ramènent des rebelles prisonniers ou tués.

À Cauk-Hoi même, leur seule activité était la garde permanente de l'entrée principale du centre de production de caoutchouc.

\*  
\* . \*

Pour notre attitude envers eux, pour l'amitié que nous leur portions, nos partisans cambodgiens avaient une grande estime pour nous et la confiance était réciproque<sup>2</sup>.

Ils aimaient Ligier et ils le respectaient. Il était le « cep pot » (le chef de poste).

Ces sympathiques autochtones étaient fidèles et ne désertaient pas.

Nous vivions parmi eux, nous faisons la guerre avec eux, nous nous divertissions avec eux. Nous connaissions leurs mœurs et leurs façons de vivre. C'était un monde autre que le nôtre, un monde rudimentaire.

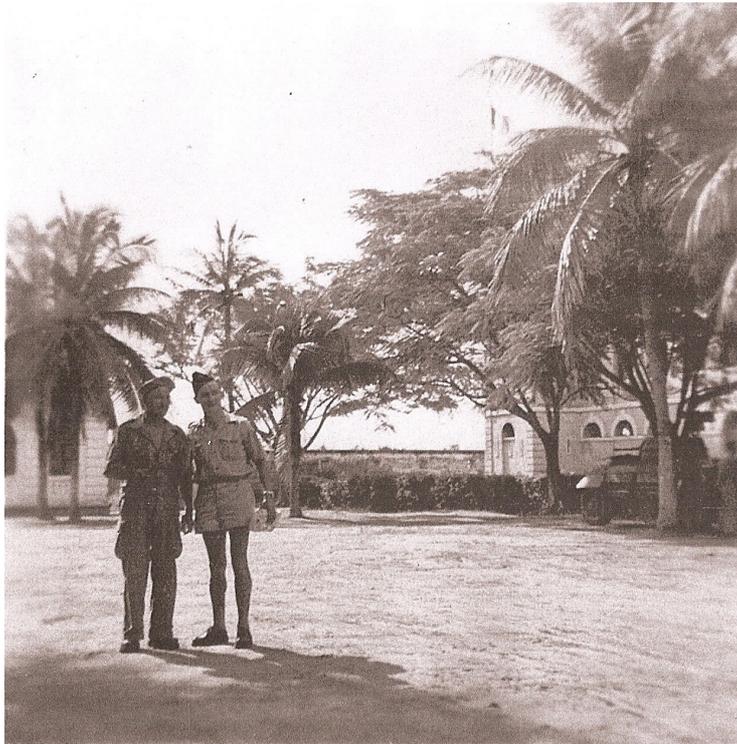
Pour diverses raisons historiques trop longues à relater, les Français jouissaient d'une grande considération auprès de ces Cambodgiens. Ceux-ci n'avaient pas le même sentiment envers les Vietnamiens.

Cette estime, je l'ai constamment rencontré dans tous les postes où se trouvaient des « cambodges ».

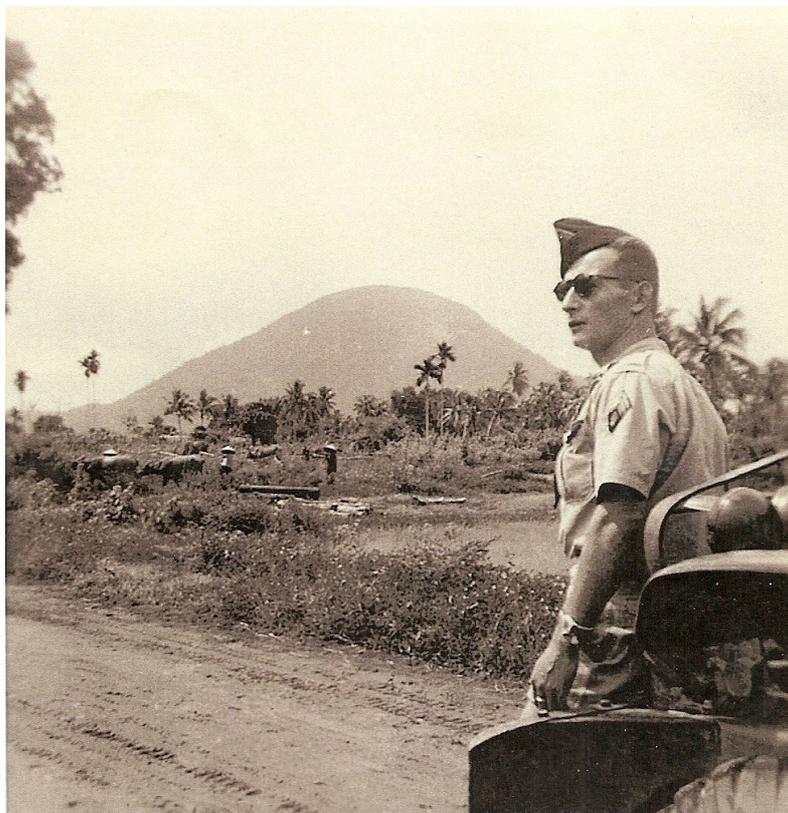
Ligier arrivait fort bien à se faire comprendre dans leur langue maternelle, le vietnamien. Quant à moi, à mon départ, je ne parlais pas davantage cette langue qu'à mon arrivée ! Une vingtaine de mots....pas plus !

---

<sup>2</sup> Plus bas, Ducret les décrit comme de piètres combattants auxquels on ne pouvait accorder qu'une confiance relative en cas d'accrochage sérieux.



L'adjutant-chef Bonnet, des Spahis marocains, et Ligier, dans la citadelle de Tay-Ninh (été 1953)



Le Nui-Baden (montagne de Tay-Ninh).



Patrouille en chenillettes sur la route Coloniale n° 26, près de la tour 10. À l'arrière-plan, à droite : la montagne de Tay-ninh. Au fond à droite : la plantation Arnaud, placée sous la protection du canon de Caukhoï. Aux commandes de l'engin : le sergent Lepain. Devant le projecteur, Ligier. La perche qu'on aperçoit au bord de la route portait le fil du téléphone, souvent coupé par les Viêts. Nous n'aimions pas cette zone marécageuse dégagée, propice aux embuscades meurtrières, lieu de passage très fréquenté avec la plaine des Joncs.

\*  
\* . \*

Durant nos entretiens quotidiens sur un pont du *Pasteur*, à l'ombre des canots de sauvetage et dans la douceur des vents du large, à ne rien regarder parce qu'il n'y a rien à voir, on se souvenait de tout ! De nos soucis par exemple : nos armements et matériels étaient usés, vétustes. Ils avaient fait la Seconde Guerre mondiale dans je ne sais quelles armées ! Les fusils de nos hommes étaient de vieux Mauser allemands pour lesquels nous manquions de munitions.

Nous manquions même de munitions pour nos mitraillettes MAT-49 de 9m/m. C'est tout dire !

Dans mon blockhaus, à l'angle est de notre grand poste, était installée une mitrailleuse Browning américaine modèle 1918 calibre 30 (7,62). Ici en permanence quatre partisans montaient la garde.

Le stock en munitions se trouvait sous mon lit ! Il y avait là environ une trentaine de boîtes métalliques contenant chacune une centaine de cartouches montées sur une bande en toile.

Cette mitrailleuse n'en pouvait plus ! Elle était bonne pour la réforme. La nuit venue, dès que l'on entendait des bruits suspects à proximité, on tirait... dès lors qu'elle voulait bien fonctionner. Que de fois a-t-elle été révisée à Tay-Ninh !

Dans l'alignement de la piste pour avions, existait un petit blockhaus couvert de tôle que personne ne gardait durant la journée bien qu'il disposât d'une mitrailleuse Hotchkiss française modèle 1914, calibre 8m/m. Cette arme était approvisionnée par des bandes rigides métalliques de trente cartouches. L'inconvénient, c'est que cette antiquité passait les trente cartouches sans qu'on puisse l'interrompre !

Afin d'entraver ses brusques sursauts, on avait scellé ses trois pieds dans des blocs en ciment ! Les Viets ne pouvaient pas nous la subtiliser. Mais qu'en auraient-ils fait ?

Nos quelques fusils-mitrailleurs Bren étaient d'origine anglaise, modèle 1939, calibre 303 (7,70), approvisionnés par chargeurs de 30 cartouches.

Eux aussi étaient usés, à la limite du bon fonctionnement. Ils avaient sans doute appartenu aux troupes anglo-indiennes ayant participé aux combats contre les Japonais dans le Sud-Est asiatique et au Sud-Viêt Nam. Ces Bren nous étaient très utiles. Robustes et bien entretenues, elles nous rendirent d'appréciables services. Avec elles, nous nous sentions en sécurité.

Nos sergents et caporaux étaient équipés de mitraillettes Sten anglaises, modèle 1942, calibre 9m/m., approvisionnées par chargeurs de 32 cartouches... quand nous en avions.

Pour nos Sten et nos MAT, nous utilisions indifféremment des cartouches de fabrication allemande, anglaise ou française.

Nous devions être très attentifs à leur répartition.

Nous avions aussi quelques fusils plus modernes, des MAS français, modèle 1936, calibre 7,5m/m., approvisionnés par un magasin contenant 5 cartouches. Ces armes possédaient un canon renforcé dit : G qui permettait, avec l'ajout d'un tromblon et d'une cartouche spéciale, d'envoyer assez loin une efficace grenade.

Nous possédions un stock de grenades quadrillées anglaises Mills datant de la dernière guerre. Trop vieilles, elles n'éclataient plus. De temps en temps, nous en jetions dans le souille, au pont Vinet, afin de tuer quelques poissons. Hélas sans succès !

Nous préférons les grenades françaises défensives. Nous en portions plusieurs à la ceinture à chaque sortie.

Nous avons conscience de la précarité dans laquelle nous nous trouvons. Mais il fallait faire avec cet armement disparate, ne pas se plaindre et surtout ne pas laisser entrevoir à nos partisans nos craintes, voir plus !

Mais, heureusement pour nous, nous avons des relations très amicales avec quelques sous-officiers des spahis à la citadelle de Tay-Ninh. L'un d'entre eux, l'adjudant-chef Bonnet, natif des environs d'Avoudrey (Doubs), vint maintes fois à notre secours, ce qui nous permit d'être moins soucieux.

À ce sujet, notre hiérarchie ne se gênait pas pour nous dire de nous débrouiller auprès des corps de troupe du coin. Est-ce possible d'entendre ça sans rien dire ? On accusait le coup !

Même chose pour le renouvellement de notre habillement. En arrivant à Saïgon, nous percevions deux shorts (entre autres) pour la durée du séjour : deux années. Si les magasins d'habillement de l'Armée ne nous avaient pas accueilli avec beaucoup de compréhension, nous aurions été rapidement en haillons !

À Saïgon, dans notre état-major, tous les hauts gradés avaient perçu gratuitement une paire de pataugas. Nous en brousse, nous devons les acheter chez le Chinois du coin ! Ces chaussures en toile solide avec une semelle caoutchoutée, légères, montantes, nous étaient indispensables.

Une seule fois, à Cauk-Hoi, notre lieutenant Ducos, très attentionné envers ses gendarmes isolés, nous en amena une paire à chacun. C'était toujours ça !

\*  
\* \* \*

Pour le brave Bonnet, qui nous avait si souvent tirés d'embaras, son séjour indochinois s'arrêta brutalement le jeudi 12 novembre 1953, sur la route de Loc-Ninh. Son char sauta sur une puissante mine viêtminh. Trois membres de l'équipage trouvèrent la mort. Bonnet, qui se trouvait à cheval sur le bord de la tourelle du blindé, échappa à une fin tragique mais eut la jambe gauche, brisée, écrasée. Tout son côté gauche, bras et épaule, subirent de graves blessures. Par chance, le pauvre Bonnet s'en tira mais il fut rapatrié sur la métropole, nous dit-on.

Ce même jour, Ligier et moi étions occupés à poser des mines antipersonnelles près de la tour 6 car, d'après nos partisans, les Viets rôdaient fréquemment à proximité au cours des nuits. Nous pensons qu'il y avait une raison !

Nous avons sollicité ces mines auprès du commandement militaire à Tay-Ninh. Il nous en accorda une caisse de douze unités.

Afin de connaître exactement le fonctionnement de cette arme redoutée, le mode d'emploi étant en anglais mais le schéma assez explicite, on en fit exploser une au pied d'un hévéa. Le bruit de l'explosion fut assourdissant et le pied de l'arbre se trouva en partie déchiqueté. Ce qui, inévitablement, nous attira une remarque de notre cher Vinet !

Nous enfouîmes à moitié dans le sol, très délicatement, nos fameuses mines. Nous n'étions pas très chaud pour accomplir cette besogne qui exigeait de la minutie, et beaucoup de prudence. Mais il fallait le faire

C'est alors que nous entendîmes l'explosion de la mine viêt dans la direction de Loc-Ninh, suivie de longues rafales d'armes automatiques. De suite, nous pensâmes qu'un convoi militaire venait de tomber dans une embuscade tendue par les rebelles viêts qui abondaient dans ce secteur. Nous étions loin d'imaginer que le brave Bonnet comptait parmi les victimes.

Après avoir enterré nos mines cylindriques non bondissantes, avoir, sans les tendre, disposé les fils à travers les touffes d'herbe afin de les dissimuler et après avoir accroché ceux-ci aux percuteurs, il nous restait à retirer les goupilles de sécurité. Je dis à Ligier :

— T'es marié, père de famille, tu restes dans le fossé de la piste avec les partisans mais tu places un fusil-mitrailleur à tes côtés. C'est moi qui vais dégoupiller.

Et calmement, en m'assurant de ne pas m'empêtrer dans les fils longs de quelques mètres, sans trop trembler malgré une peur bleue au ventre, j'ai retiré les goupilles, libérant ainsi les percuteurs.

Les traquenards étaient tendus !

Cette corvée ô combien risquée achevée, nous sommes rentrés au poste. Nous avons espéré entendre une explosion nocturne. Nous attendions qu'un Viêt imprudent se fasse sauter....ou un animal sauvage ! Mais rien ne se produisit !

La raison ? Les Viêts, qui nous épiaient depuis l'orée de la forêt proche, avaient parfaitement observé notre dispositif mortel.

Quelques jours plus tard, Dan Riong, notre sergent, nous avertit que les Viêts réussissaient à retirer des mines. En effet, après une petite inspection, nous avons constaté que quelques-unes avaient été déterrées et emmenées. Les Viêts avaient opéré de nuit. Nous pensâmes que les quatre occupants de la tour 6 avaient dû s'endormir.

Ligier et moi décidâmes de retirer immédiatement celles restant afin de ne pas subir les conséquences tragiques de ces armes dangereuses sur les pistes. Un exercice effrayant, quelle folie ! Ligier resta dans le fossé afin de me protéger des Viêts. Avec d'innombrables précautions, évitant les fils qui étaient tous bien visibles, j'ai avancé. Accroupi, les deux genoux à terre devant chaque mine, sans trembler mais avec une crainte intense : j'ai remis les goupilles dans leurs logements. Celles-ci étaient attachées au corps de la mine d'origine américaine à l'aide d'une courte chaînette.

Penché au-dessus de l'une d'elles, à présent neutralisée, je m'en souviens encore, j'ai regardé fixement le dispositif de mise à feu peint en rouge brillant du redoutable engin de mort. Ce rouge tranchait nettement avec la teinte verte-marron mate de cette mine. Je me suis soudainement rendu compte que ma tête se trouvait à une trentaine de centimètres de celui-ci. Si, par inadvertance, j'avais raté mon actions... *ad patres* et adieu Sauvagny ! J'ai dû avoir une bonne suee ! Mais je ne m'en souviens pas. Nous rentrâmes au poste sans encombre, remîmes ces mines dans leur caisse, déposâmes celle-ci dans notre magasin d'armes, et n'y touchâmes plus !

C'est à ce moment là que me revint en mémoire un événement qui eut lieu le jour de mon arrivée à Cauk-Hoï, le mardi 7 avril 1953, afin de succéder au gendarme Servant qui venait d'être tué. J'avais déjà un an de présence sur cette terre indochinoise ! Les gendarmes Ligier et Canourgues étaient anéantis, prostrés, par la disparition brutale de leur collègue.

En soirée, Ligier me dit :

— Je vais te présenter au directeur, M. Hennebert, et à son épouse.

L'accueil fut excellent.

Alors que nous prenions l'apéritif, une violente explosion secoua la forêt d'hévéas. M. Hennebert nous proposa immédiatement de nous véhiculer tous deux dans sa jeep dans la direction de l'explosion. C'était trop risqué et Ligier prétextait que les chenillettes, à cette heure tardive, étaient désarmées et qu'aucun partisan n'était prêt à partir. L'expédition fut remise au lendemain.

Très tôt, le directeur nous emmena dans son véhicule mais suivi d'une vingtaine de partisans bien armés. En plein milieu de la grande piste reliant les tours 2 et 6, nous découvrons un énorme cratère. Au-dessus, les hévéas n'ont plus de feuillage ! Dans le petit fossé bordant la piste, je découvre le corps d'un Viêt dont il ne restait que la tête et la poitrine ! Les troncs des arbres étaient criblés de morceaux sanguinolents du rebelle qui semblait très jeune. Un bout de sa ceinture pendait à une branche effeuillée ainsi que quelques loques. Je vois encore le visage rosé de ce Viêt. Ses yeux restés ouverts étaient fixes, éteints. Sans aucun doute, il avait mal amorcé sa charge explosive qui sembla être un obus destiné aux chenillettes.

Le directeur rentra seul au centre.

Le lendemain, avec nos hommes, nous recueillîmes une partie des restes humains que nous enterrâmes hors de la plantation. Ainsi les Viêts purent remarquer que nous respections leur mort.

Plusieurs semaines après, patrouillant en ces lieux avec Ligier, je découvris dans les hautes herbes des ossements blanchâtres, une partie de colonne vertébrale, quelques bouts de côtes. C'était un morceau du Viêt qui avait été projeté à une cinquantaine de mètres ! Ces os, que nous laissâmes sur place, avaient été nettoyés par les fourmis rouges !

\*  
\*   \*

À mon arrivée à Cauk-Hoï, Ligier me conseilla de ne pas vider ma cantine :

— Tu laisses tes vêtements dedans. Dans quelques jours, tu vas certainement faire, comme nous tous, un petit séjour à l'infirmerie militaire de Tay-Ninh. Tu vas ramasser une bonne chiasse car l'eau ici n'est pas bonne.

Non, je ne suis pas allé à l'infirmerie, je n'ai pas eu de diarrhées ! J'ai pensé que mes intestins étaient accoutumés à la mauvaise eau car, lors d'opérations dans le Delta du Mékong, que de fois ai-je bu de l'eau non désinfectée puisée directement dans les rizières inondées.

Une seule recommandation nous était donnée : ne boire que l'eau de surface, le soleil tuant les microbes....paraît-il !

\*  
\*   \*

De temps en temps, nous connaissions de petits ennuis de santé : fièvre, fatigue, mal de tête, mal au ventre, mal aux articulations, douleurs un peu partout, etc. C'était bénin ! Ce que nous redoutions le plus et qui nous occasionnait beaucoup de contrariété, c'était l'apparition de dartres dites annamites. Ces plaques se situaient toujours à l'aîne, entre les cuisses....et leurs environs.... Que c'était pénible à supporter, principalement en marchant !

Pour soigner ces taches superficielles qui nous rongeaient la peau, nous n'avions que de l'alcool iodé à appliquer dessus !

C'était efficace mais que c'était douloureux ! On avait l'impression d'avoir du feu entre les cuisses tant ça nous brûlait !

Par bonheur, ici à Cauk-Hoï, nous avons chacun un petit ventilateur électrique qui nous permettait d'assécher ces pityriasis, ces plaies formées par des champignons de peau toujours mal placées.

Nous avons des moments d'énervement, d'irritation sans bien comprendre pourquoi ! Étaient-ils dû au climat ?

Hormis les périodes de mousson, la température avoisinait les 40° à la mi-journée ! Nous n'étions qu'à peu de distance de l'équateur ! En ces heures insupportables qui nous laissaient sans énergie, la sieste était recommandée aux Européens.

À Cauk-Hoï, le climat était, et de loin, plus sain que dans l'humidité des rizières du Delta !

\*  
\*   \*

Souvent, le soir venu, regardant le soleil décliner, nous étions envahis par un sentiment de tristesse : nous pensions que celui-ci éclairait déjà chez nous, là-bas ! Ça nous donnait le bourdon ! Par moments, nous connaissions des instants de grande

lassitude. L'isolement dans lequel nous vivions en était bien sûr la cause. Nos familles nous manquaient et le temps ne passait pas assez vite à notre gré !

Qui, dans ce lointain pays, n'a pas connu ces moments de cafard ? En poste, j'ai vu des collègues mariés et pères de famille pleurer discrètement. Ils racontaient leurs misères que nous écoutions silencieusement. Quelle tristesse de voir des hommes dans un tel état !

Heureusement, les services postaux aux armées étaient minutieusement organisés malgré les innombrables secteurs à desservir. Ce courrier tant attendu venant de France, de chez nous, était bien acheminé jusqu'aux postes les plus isolés.

Rendons hommage à tous ces vaguemestres qui, au péril de leur vie, distribuèrent les lettres si attendues, si espérées de nos êtres chers.

L'acheminement du courrier était une chose primordiale pour le simple soldat comme pour le plus haut gradé. C'était réconfortant. Pour nous, à Cauk-Hoï, notre courrier arrivait au détachement de la G.V.N.S. (Garde du Vietnam-Sud) à Tay-Ninh. Ensuite, une liaison militaire nous l'amenait !

Chaque jour, en dehors des services d'abandon du navire<sup>3</sup> ou de garde des militaires détenus en attente de jugement en France, nous aimions, avec Ligier, nous rappeler quelques événements hors du commun.

Un jour, j'avais désigné une vingtaine de partisans sous les ordres du caporal Tiam Monh pour désherber les abords de mon blockhaus et sa ceinture de barbelé. Ligier était venu me retrouver et alors que nous causions de choses et d'autres, soudain, des éclats de voix, des cris nous parviennent de derrière le mur d'enceinte. Au même instant, Tiam Monh apparaît et nous dit :

— Cep, c'est trouve serpent !

Pinçant son index vers le pouce, il nous fait comprendre que sa morsure est mortelle.

— C'est *tiet* (mourir) dit-il. Partisan c'est moyen attrapé pour manger.

Avec Ligier, nous arrivons sur place et voyons nos hommes ayant formé un assez large cercle trépigner bruyamment. Nous ne comprenons pas très bien cette mise en scène. Un tel raffut était destiné à apeurer le reptile qui ne pouvait s'échapper. Profitant qu'il se trouvait du côté de la queue du long serpent, un partisan, subitement, se détache du cercle, saisit celle-ci, fait tourner la bête au-dessus de lui, puis frappe la tête plusieurs fois contre le mur d'enceinte, assommant ainsi l'intrus. Et ça, en quelques secondes ! Ensuite, un coup de coupe-coupe, la tête est tranchée !

Avec Ligier, nous nous sommes regardés sans dire mot, interloqués par un spectacle si peu ordinaire !

Raconter cette chasse à notre retour, personne ne nous aurait crus ! Au Vietnam, la chair de certains serpents était très prisée.

\*  
\*   \*  
\*

---

<sup>3</sup> Agents ayant pour mission de faciliter l'évacuation du navire en cas de naufrage.

Une autre fois, après le repas de midi, rejoignant mon blockhaus, je décide de passer par le petit poste de l'aérodrome où se trouve la désuète mitrailleuse Hotchkiss. Je découvre avec horreur un long et fin reptile lové sur le sol. À ma vue, la mauvaise bestiole, dérangée, se sauve et trouve refuge sous le toit, entre une tôle métallique et un chevron qui n'est qu'une simple perche. Prenant une pelle se trouvant à proximité, je réussis à coincer le serpent mais celui-ci continuait à s'allonger en prenant appui sur le manche de l'outil ! Voyant sa tête s'approcher de mes mains, j'ai tout lâché et me suis enfui. Quelle frousse !

D'après nos cambodges, ce serpent n'était pas dangereux mais qu'il était long !

Je dois préciser que je n'ai jamais apprécié les serpents, même les plus inoffensifs. En Indochine, j'étais comblé ! Il y en avait de très mauvais.

\*  
\*   \*

C'était en octobre 1953. Un partisan nous ramena un énorme python qu'il venait d'assommer dans une zone herbeuse de la plantation. Nous n'avions jamais vu une telle bête ! Des photos, hélas de mauvaise qualité, montrent ce reptile de 4 m. de long et d'un poids respectable ! Sa tête était aussi large que le pied gauche de Ligier (photo à l'appui).



D'après nos cambodges, ce python était un vieux serpent très maigre. Le lendemain, devant plusieurs cases de nos hommes, se trouvaient dans des écuelles les étonnants ossements de ce grand reptile. Quelles agapes familiales !

Le python n'est pas venimeux mais il ne devait pas faire bon en surprendre un de cette taille dans les grandes herbes.

Les Vietnamiens nous disaient que, surpris, il pouvait se défendre en attaquant et arracher la moitié d'un mollet avec ses énormes mâchoires !

En général, cette espèce de serpent n'était pas agressive envers l'homme et il s'apprivoisait facilement. Élevé en cage, il était un gros dévoreur de rats, de jeunes

poulets, etc...Il y en avait un à la G.V.N.S. de Long-Xuyên, long de deux bons mètres. Son propriétaire n'hésitait pas à le laisser s'ébrouer dans les eaux du Mékong. Pour nous, Européens, c'était une curiosité, un spectacle d'assister à la capture d'un rat !

\*  
\*   \*  
\*

Lorsque nous étions dans la forêt d'hévéas et qu'un orage survenait soudainement, ce qui se produisait fréquemment durant la période de mousson, nous sentions avec satisfaction un peu de fraîcheur !

Ces orages tropicaux n'avaient rien de comparable avec ceux de chez nous.

Le ciel déversait des trombes d'eau ! Ces pluies torrentielles étaient accompagnées d'un vent puissant et d'assourdissants grondements de tonnerre qui effrayaient...Et des éclairs ! Quel bruyant branle-bas céleste au-dessus de nous !

L'eau ruisselait le long des grandes branches des arbres et, arrivée à leurs jonctions avec le tronc, elle formait de véritables cascades. Nous nous mettions torse nu et nous nous placions sous cette chute d'eau saine, pure, venue du ciel.

Cette onde qui tombait avec prodigalité nous était salutaire. Elle nous évitait des éruptions épidermiques dites boubouille qui apparaissaient généralement sur la poitrine ou sur le dos.

Personnellement, la forte chaleur me faisait suer en abondance, ce qui me préservait souvent de ce désagrément que nous ne pouvions soigner qu'avec de l'alcool iodé. J'assure que ce n'était pas très agréable !

Nous étions trempés de la tête aux pieds mais nous nous sentions bien ! Nous attendions, résignés, le bon plaisir du ciel !

De retour au poste, pataugeant dans la terre inondée, nos cambodges faisaient avec facilité des provisions d'oiseaux tombés sur le sol. Ces beaux volatiles au plumage entièrement vert, gros comme un merle de nos régions et que nous appelions improprement perroquet, vivaient en grandes bandes dans les houppiers des hévéas.

La pluie abondante avait mouillé totalement leurs plumes. Ne pouvant plus voler, ils étaient immobilisés sur le sol détrempe.

\*  
\*   \*  
\*

De temps en temps, nous avons envie d'aller chatouiller les Viêts chez eux, dans leur tanière. C'était hasardeux, risqué quand même !

Un soir, Ligier vint me dire :

— Demain on va aller faire un tour chez eux.

— Pourquoi pas ? lui ai-je répondu.

Auparavant, il avait informé le sergent Dan Riong et quelques caporaux, sans toutefois préciser la destination et le but. C'était plus prudent !!

Nous emmenions une cinquantaine de partisans bien armés et nos fusils-mitrailleurs, Ligier en tête, moi en queue de colonne avec un porteur de F.M. à proximité.

Nous savions que nos cambodges étaient de piètres combattants. Ils en avaient fait l'affligeante démonstration lors de la mort de Servant. Nous avons en eux une confiance toute relative si un sérieux accrochage survenait. Mais le nombre faisait notre force !

Ligier avait ajouté :

— On va aller leur piquer des noix de cocos !

À quelques kilomètres en arrière de la plantation de Cauk-Hoï, dans une zone forestière clairsemée, existait un ancien village dont les troupes franco-vietnamiennes avaient jadis été chassées par le Viêtminh. Lors de combats meurtriers, le village avait

été complètement détruit et toutes les paillotes incendiées. La population avait été décimée, les survivants s'étaient enfui et n'étaient jamais revenus. Toute vie avait cessé ! Rien ne rappelait qu'ici avait jadis été un village entouré de rizières. La végétation avait repris ses droits. En ces lieux tristounets, isolés, seul était visible l'emplacement de la grande mare asséchée. Il était encore ceinturé par de nombreux et hauts cocotiers.

Nous avons quitté le poste avant le lever du jour, bien avant que les coolies soient au travail dans la plantation. Au départ, j'ai glissé mon Reflex dans la musette d'un partisan. Il me permettra de réaliser quatre clichés historiques chez les Viets alors que nous maraudons leurs cocos !

Nous parvînmes sur place sans ennui. Dès notre arrivée, quelques partisans ayant un genre de coupe-coupe à la ceinture grimpèrent, tels des singes, au sommet des arbres et, prestement, firent tomber les énormes noix. Quelle razzia !

Nous trouvions en ces lieux des fruits ressemblant à des pamplemousses et d'autres à la peau verdâtre que nous appelions à tort des oranges. Leurs saveurs étaient très amères ; malgré cet inconvénient, nous les mangions afin d'éviter le scorbut.

Il ne nous fallait pas rester trop longtemps ici car nous pressentions que nous étions déjà épiés.

Avec nos hommes lourdement chargés, nous rentrâmes au poste sans encombre, ayant pris soin de modifier notre itinéraire. Nous étions satisfaits d'avoir joué un bon tour aux Viêts. Nous ne manquions pas d'audace ! Ça leur démontrait que nous étions aussi entreprenants qu'eux ! À Cauk-Hoi même, il ne poussait pas de cocotier ni de bananier, le sol étant trop sec.

C'est en ces lieux peu fréquentables que notre caporal Tiam Monh me fabriqua un stick que je conserve encore précieusement en coupant une pousse de bambou avec une partie du pied afin de former un petit pommeau.

Cette expédition audacieuse se passa durant la matinée du jeudi 8 octobre 1953.

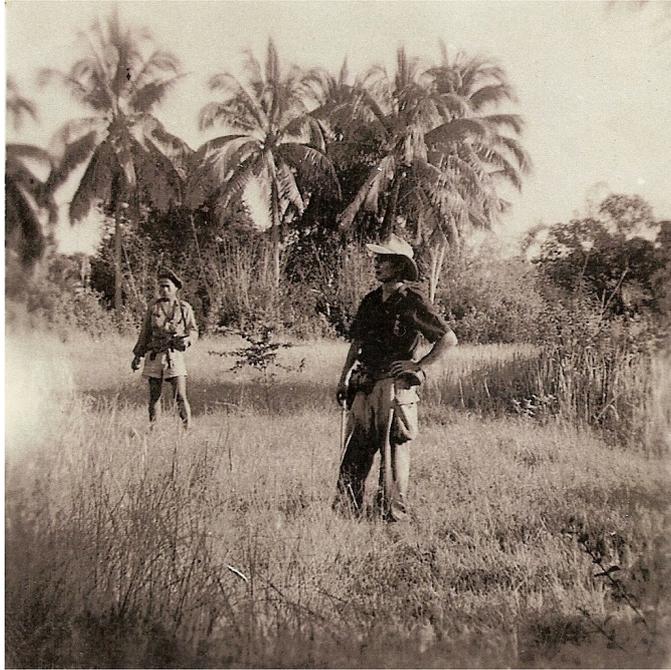
Dans mon journal, j'ai noté :

« C'était un peu périlleux avec seulement 48 partisans ! »

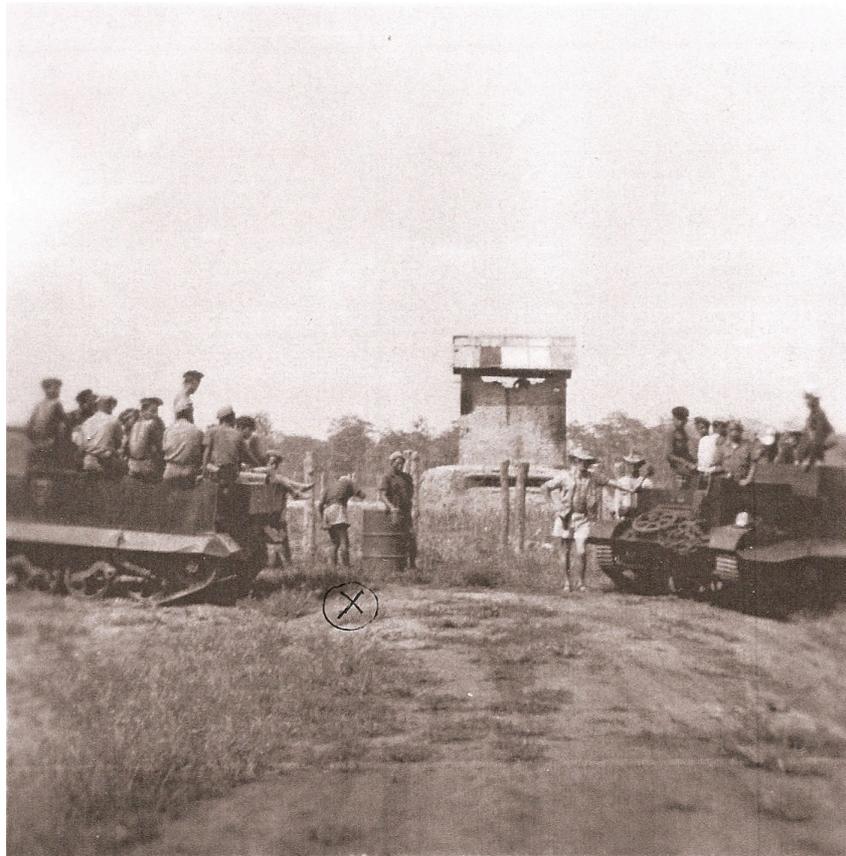
Avec notre petite troupe, nous avons rejoint le poste par le souille, avec de l'eau au-dessus des chevilles, jusqu'à la tour 8.

Au cours de l'après-midi, avec Macret, le troisième gendarme de Caukhoï, nous sommes allés du côté de la Pagode faire du tir réel sur cibles à une trentaine de partisans. Conclusion : « médiocres tireurs ».





Ducret et Ligier : opération Cocos



Novembre 1953. — Relève de nos partisans dans la tour 6.  
En arrière-plan, la forêt d'où partaient fréquemment des tirs. Ligier est devant la chenillette de droite tandis que je me rafraîchis le visage au bidon de 200 litres régulièrement approvisionné par les services de la plantation. Un jour à l'aube, il sera renversé par un tigre qui fut blessé par un partisan.



Automne 1953. — Ligier devant la tour 6 avant sa destruction par les Viêts.

## ATTAQUE DE TOURS

Journal de marche, mardi 12 janvier 1954 :

Il est 24 h. 00. Je rentre d'effectuer ma ronde de surveillance des sentinelles postées en des lieux vulnérables. Ces postes sont armés d'une mitrailleuse. Il n'est pas rare de découvrir le guetteur endormi !

.....  
Il n'est pas rare que les Viêts viennent troubler nos moments de tranquillité en nous tirant quelques coups de feu depuis l'extrémité du terrain d'aviation, afin de tester notre célérité à riposter. Ce qui entraînant de notre part un véritable feu d'artifice, fusées éclairantes, armes automatiques, etc.

Mercredi 13 janvier 1954

Je viens de me mettre au lit mais, quelques instants plus tard, deux violentes explosions secouent Cauk-Hoï. Venant de la direction de notre tour 6, ces explosions nous angoissent ; on craint le pire.

Peu après, notre tour 8 est harcelée par des tirs des Viêts. Nous envoyons immédiatement un groupe de partisans commandés par un sergent cambodgien. De nuit, à travers cette forêt d'hévées, les coups de feu ont une résonance particulièrement amplifiée et inquiétante.

Ligier et moi, avec seulement une quinzaine de supplétifs et deux fusils-mitrailleurs comme armes importantes, nous partons rapidement vers la tour 7, d'où partent des coups de fusil (nous ne mesurons pas le danger).

Parvenus au « pont cassé », petit pont détruit par les Viêts il y a peu, nous percevons nettement une fusillade appuyée provenant du côté de la tour 7. Prudemment, nous utilisons nos V.B (lance grenades très efficaces qui permettaient d'expédier de dangereux explosifs à près d'une centaine de mètres). Nous nous mettons à l'abri derrière un tronc d'hévéa afin d'éviter les éclats car nous tirons court. Notre arrivée inattendue et nos tirs font fuir les assaillants.

Bien que notre artilleur du poste soit alerté, nous ne lui demandons pas son appui vu que nous sommes à proximité de la tour.

Nos partisans nous disent qu'il y avait beaucoup de Viêts et que ceux-ci leur demandaient de se rendre. Je crois que nous sommes arrivés à temps !

Si les Viets avaient su que nous étions si peu nombreux... Quelle imprudence de notre part !

Rien ne nous parvient de la tour 6 : elle a probablement sauté !

Malgré la nuit d'encre caractéristique des tropiques, nous décidons d'aller y voir. Après une longue et pénible marche à tâtons afin de ne pas heurter les hévéas et au milieu de nuées de lucioles au corps lumineux qui nous font penser à une ville lointaine illuminée, nous arrivons enfin sur la grande piste terreuse reliant nos tours 2 et 6.

Nous nous arrêtons quelques minutes pour écouter et pour chercher à apercevoir dans la nuit les faibles lumières des « brûlots » (boîtes de conserve remplies de chiffons imbibés d'huile) que les hommes accrochent aux angles des tours.

Hélas rien. Tout est silencieux. La nuit s'est probablement refermée sur un drame !

Avec notre petite troupe nous décidons de regagner le Poste qui est assez éloigné.

Nous nous arrêtons de temps en temps afin d'écouter. Nous entendons, à peu de distance derrière nous, des craquements de petites branches recouvrant le sol.

Notre présence a été décelée par une bande de Viets qui nous cherchent !

Sachant fort bien que nos supplétifs cambodgiens ne sont pas d'exceptionnels guerriers et que nos V.B.tirent à blanc, nous évitons les pistes. Mais le poste est encore loin !

Ligier avait pour habitude de porter à la ceinture un revolver allemand « Luger Parabellum » P.08 de 9 mm et quelques grenades défensives. Il confiait sa mitrailleuse Mat-49, 9 mm, à un partisan qui le suivait. Pour la première fois, je l'entends demander à celui-ci de lui rendre son arme automatique. Prudence !

À mon tour, je demande à mon partisan de me passer le fusil-mitrailleur et quelques chargeurs. Sait-on jamais !

Enfin, apparaissent les faibles lueurs des projecteurs placés en hauteur sur le long mur clôturant l'ensemble du poste de Cauk-Hoï et le centre de production.

Rentrés sans casse, nous allâmes directement au lit. Auparavant, en me serrant la main, Ligier me dit :

— Allez Ducret.

14 janvier 1954. — À 7 h. 15, nous décidons de nous rendre à la tour 6 (ou ce qu'il en reste) avec nos chenillettes et une cinquantaine de partisans bien armés.

La brume matinale s'étend sur la forêt d'hévéas. Nous arrivons devant un monticule de gravats. Les corps de nos quatre braves partisans gisent au milieu des décombres. Pauvres corps brisés, brûlés. Affreux spectacle à regarder ! De plus, une odeur âcre de poudre brûlée nous prend à la gorge.

Je note :

À la vue des cadavres de nos hommes, je me retourne pour vomir mon petit déjeuner.

Je m'attarde à regarder le corps sans vie de mon caporal Kim Tiep. J'aimais ce fidèle vieux Cambodgien qui faisait partie de la 2<sup>e</sup> section que je commandais. Un éclat de grenade lui a traversé la tête, du front à l'arrière d'une oreille. Il est certain que ces hommes n'ont pas vu la mort venir.

Les occupants de la Tour 6 n'ont pas entendu les Viets préparer leur funeste besogne.

Ils n'ont tiré aucun coup de feu ni jeté des grenades. Peut-être dormaient-ils tous. C'est ce que nous pensons !

Rapidement, nos supplétifs rassemblent les restes de leurs camarades qui sont chargés sur nos chenillettes et évacués à Cauk-Hoï. Je reste sur les ruines à la recherche des armes. Tout a été détruit et les caisses de grenades ont explosé. La charge ou les charges explosives devaient être puissantes car la tour 6 construite en briques s'est soulevée, puis est tombée en morceaux.

Vers 10 h., Je suis de retour au Poste. Après m'être débarbouillé, je me couche un moment sans m'endormir. Trop d'émotions !

Dès leur arrivée à Cauk-Hoï, les dépouilles sont déposées dans de simples caisses en bois fabriquées à la hâte par les menuisiers du cCentre. Celles-ci sont ensuite placées côte à côte sur une remorque tirée par un tracteur de la plantation. Avant de quitter le poste, les honneurs militaires sont rendus à ces braves. Une courte cérémonie d'adieu a lieu par les Cambodgiens, chants psalmodiés, prières, lamentations dans le parfum et la fumée des nombreuses baguettes d'encens.

Il est environ 15 h. quand le convoi mortuaire s'engage vers la sortie du poste, escorté de chaque côté par nos hommes en armes, le canon du fusil pointé vers le sol.

Nous prenons la direction de la tour 1 (dite de Cauk-Hoï) où l'incinération doit avoir lieu.

Quatre grands bûchers en bois d'hévéas ont été préparés. Après avoir déposé dessus les cercueils, puis recouvert ceux-ci de branches, le feu est allumé ! Telle est la coutume chez les Cambodgiens.

Je n'avais jamais assisté à un tel spectacle, c'est impressionnant.



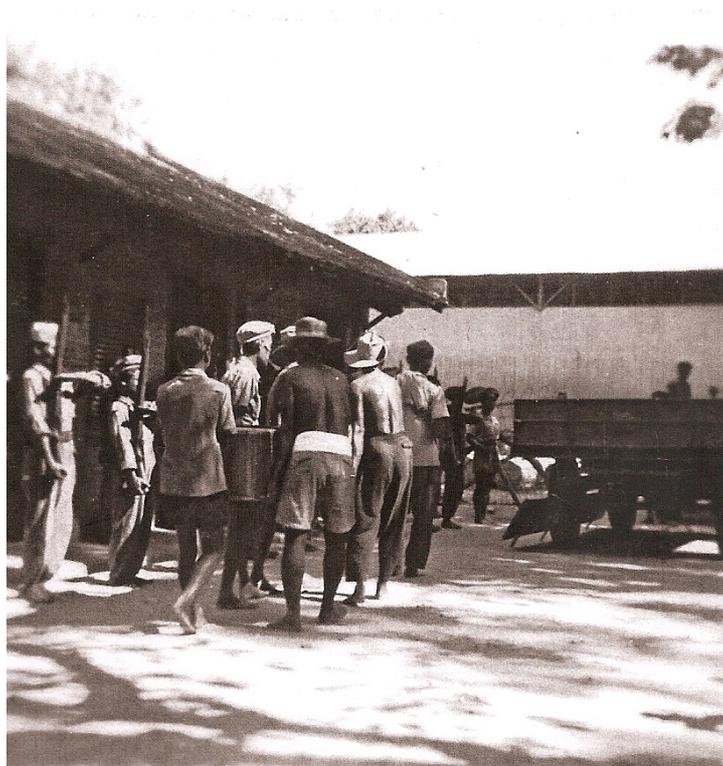
13 janvier 1954 : Ducret devant la tour 6, construite en briques et entourée d'un fossé en eau, face à la forêt, détruite au cours de la nuit. Quatre partisans cambodgiens ont été tués dans l'explosion. Ducret a dans les mains des débris d'armement ensanglantés.



Cercueil d'un partisan tué au cours de la nuit.



Transport d'un cercueil (1).



Transport d'un cercueil (2).



Le cercueil de nos quatre partisans tués au cours de la nuit. À droite, le cantonnement de nos hommes et de leurs familles. Au fond à gauche, celui des gradés européens.



Départ vers l'incinération de nos quatre braves.



Au lieu-dit La Pagode : avant l'incinération.



Les bûchers



L'Incinération. Un triste spectacle.



Janvier 1954. — En patrouille près de la tour 6 détruite. Triste spectacle. Quelques-uns de mes partisans, presque tous d'origine cambodgienne.

## UNE TOUR SUPPLÉMENTAIRE DÉTRUITE



15 janvier 1954. — Ligier devant les ruines de la tour 7 détruite par les Viêts durant la nuit. Il n'y avait plus d'occupants. En arrière-plan, à peine visible, le Nui-Baden (montagne de Tay-ninh)



14 janvier 1954. — Trois chars-obusiers Priest venus de Tayninh canonnent Bao-Traï

Au cours de l'après midi du 14 janvier, venant de Tay-Ninh, trois chars obusiers « Priest » armé chacun d'un canon de 105 m/m et d'une mitrailleuse lourde arrivent à Cauk-Hoï. Après s'être positionnés, ils canonnent immédiatement le village de Bao-Traï situé à quelques kilomètres de notre poste.

Beaucoup de bruit pour peut-être un maigre résultat !

Toujours durant cet après midi du 14, venant de l'état-major de la citadelle de Tay-Ninh, arrive le commandant Voisin avec son escorte de blindés.

Il nous donne l'ordre de retirer immédiatement tous les supplétifs en service dans les tours. « Celles-ci ne devront plus être occupées car c'est exposer inutilement des hommes », nous dit-il !

Si nos partisans sont heureux de ne plus occuper les tours devenues dangereuses en raison des attaques Viets, De suite, nous envoyons nos chenillettes évacuer tout le personnel des tours. Nous comprenons que la situation sent mauvais.

Ce soir vers 21 h. et cette nuit vers 4 h, les trois obusiers pilonnent à nouveau Bao-Traï.

Durant la nuit du 14 au 15 janvier 1954, nos tours 7 et 8, heureusement vides, sont à leur tour détruites par les Viets.

Nous dormions si profondément que nous n'avons pas entendu les lointaines explosions et notre artilleur a jugé inutile d'expédier une volée d'obus en direction de ces ruines.

La nuit suivante, vers minuit, notre tour 10, le long de la route menant à Tay-Ninh, saute à son tour !

À présent, toutes les tours de surveillance de la plantation de Cauk-Hoï sont détruites, sauf la n° 1, dite de Cauk-Hoï, en raison de sa proximité avec le centre. Celle-ci ne sautera pas ! À cheval sur la route 26, elle possède des pieds métalliques !

Ce 14 janvier 1954, je note aussi :

À la tombée de la nuit, le poste voisin de Dat-Set est attaqué par les Viêts qui ne peuvent le capturer. Notre artilleur met en fuite les rebelles qui laissent sur le terrain un des leurs, porteur d'une mitrailleuse.

Le poste de Cauk-Hoï est devenu très dangereux en raison de la proximité de la vaste zone occupée par le Vietminh qui n'a jamais pu être pacifiée par les troupes franco-vietnamiennes.

Notre situation est peu enviable. Ça va de mal en pis dans notre secteur, car le Vietminh déploie une activité intense de harcèlement. Heureusement, nous avons la chance d'avoir maintenant de temps en temps, de jour comme de nuit, la présence de blindés venus de Tay-Ninh.



Février 1954. — Notre tour 1, dite tour de Cauk-hoï, à cheval sur la route n° 26 menant à Tay-ninh. Les Viêts ne pourront la détruire en raison de ses pieds métalliques. Avec quelques-uns de mes hommes, nous venons de renforcer le réseau de barbelés. Il fait très chaud.

\*  
\* . \*

Une autre fois, avec Ligier, nous avons décidé d'aller taquiner nos voisins d'en face directement chez eux ! Décision insensée ! Une fois de plus ! Depuis quelque temps déjà, nous subissons de la part des Viêts trop de harcèlements, de coups de feu de-ci, de-là, d'embuscades évitées de justesse, etc. Nous en avons marre ! Nous nous devons de leur rendre une visite !

Minutieusement, avec Ligier, nous préparons un véritable raid en direction du village de Bao-Trai. Le dimanche 7 février 1954, à 5 h. 30, nous quittons le poste avec une centaine de partisans bien armés. Après 2 h. 30 de marche lente et difficile dans les hautes herbes de la forêt clairsemée, nous arrivons dans la zone environnant le repaire Viet que nous supposons bien défendu. Nous avançons sans bruit et chacun de surveiller attentivement les broussailles touffues.

Notre colonne s'étire sur 2 à 300 mètres. Je me trouve en queue de celle-ci avec, à mes côtés, un partisan porteur d'un fusil-mitrailleur et de nombreux chargeurs.

Soudain, à peu de distance. sur notre gauche, nous voyons surgir d'un bosquet un groupe de trois Viêts dont l'un traîne une couverture. Ces trois guetteurs s'enfuient à toutes jambes à travers la grande étendue plane dégagée d'arbres et couverte d'une herbe rase s'étendant devant nous. Aussitôt, je fais prévenir Ligier qui, avec sa section de tête, n'a rien vu, masqué qu'il est par des buissons.

La surprise passée, les hommes de ma section ont déjà ouvert le feu ! J'empoigne le fusil-mitrailleur et j'expédie quelques rafales sur les fuyards.....sans les atteindre. Ceux-ci, parvenus dans la forêt, nous adressent quelques coups de fusil !

Tous, nous nous mettons à courir dans leur direction en hurlant et en tirant avec toutes nos armes.

Et nos cambodges de s'en donner à cœur joie sans savoir où ils tirent exactement ! Mais qu'importe, ça fait du bruit !

Resté en réserve à Cauk-Hoï avec sa section, Macret entend avec inquiétude le tintamarre occasionné par le tir de toutes nos armes. Pensant que nous sommes tombés dans une embuscade, il envisage un instant de venir à notre secours.

En s'enfuyant, les trois Viêts nous ont indiqué la direction de leur campement que nous recherchons dans cette savane hostile.

Ce vacarme alerte les Viêts ! Persuadés qu'il s'agit d'une opération militaire de grande ampleur contre leur base, ils évacuent précipitamment celle-ci ainsi que les populations des rizières proches qu'ils contrôlent.

Poursuivant notre progression dans un grand désordre, chacun ayant hâte d'arriver au but proche, nous parvenons sur un terre-plein couvert de hautes herbes.

Cet espace restreint s'étend au-devant d'une faible élévation du terrain coiffée de buissons épineux. Plusieurs fâtes de paillotes couvertes de feuilles de latanier émergent de cette végétation.

Nous nous engageons sans tarder, et sans prendre beaucoup de précautions, dans cette petite clairière cernée par la forêt.

Enfin, nous touchons au but, nous voici chez les Viets !!

Tout en courant, je me retrouve auprès d'un abri souterrain masqué par les herbes juste devant un trou noir ! Si le guetteur viêt avait été dedans.....pauvre Ducret ! À la vue de cette ouverture sombre, je ressens un frisson me parcourir. Je balance quand même une grenade défensive à l'intérieur.

Avançant sur un petit sentier longeant un buisson, je marche, sans m'en rendre compte, sur une planche sommairement recouverte d'herbe. Un de mes hommes qui me suivait s'arrête et crie :

— Cep !

Je me retourne....Il me montre le piège sur lequel je viens de marcher. Extraordinaire chance, cette trappe n'a pas fonctionné ! Cette planchette recouvrait un petit trou d'une quarantaine de centimètres au carré et autant en profondeur. Au fond de cette cavité étaient solidement plantées de longues tiges de bambou acérées. Si ce piège n'était pas mortel, il occasionnait de graves blessures aux pieds et aux mollets. Heureusement pour moi, les Viêts, en s'enfuyant, n'ont sans doute pas eu le temps de l'amorcer.

Semblables mésaventures survinrent à Ligier et à quelques partisans qui, comme moi, ressentirent une « saprée » frousse !

Parvenus dans le fief des Viêtminhs, nous découvrons un ensemble de paillotes servant visiblement de dortoirs. Toutes entourent à peu de distance une grande paillote n'ayant que le toit avec les quatre côtés ouverts à tous vents.

Dans celle-ci, tout en longueur, se trouvent des espèces de tables en planches fixées à des pieux. Traînent encore dessus des papiers sans importance. Des bancs rudimentaires sont renversés sur le sol. On se rend compte que ce local a été évacué précipitamment.

Dans les paillotes-dortoirs, plus petites, les hommes couchaient à même le sol sur des assemblages de tiges de bambou. Des oripeaux sont encore accrochés aux parois et des chaussures usagées en toile sont abandonnées de-ci, de-là.

Dans l'une de ces paillotes, je découvre un coupe-coupe oublié Par un Viet ! Précieux souvenir à présent conservé à Sauvagny ! Ici, tout laisse supposer que nous avons surpris l'ennemi !

Dans la grande paillote servant vraisemblablement de salle de réunion ou de poste de commandement, nous faisons une curieuse découverte. Dans un angle, trois grands fusils sont fixés à un montant et, à première vue, semblent servir d'ornement. Bien entendu, nous nous en emparons illico afin de les ramener à Cauk-Hoí comme prise de guerre. Dans quelques jours, ils nous occasionneront des conséquences inattendues!

Tout le monde fouille à la recherche de souvenirs...ou autres. Pendant ce temps, un groupe de partisans a poussé plus en avant, jusqu'au village proche. Nous entendons des cris caractéristiques et quand nos hommes reviennent, ils ont, sous leurs vêtements ou dans leurs musettes, des volailles dont ils ont tordu le cou.

Quoi leur dire ? Rien, razzia logique !

Depuis où nous nous trouvons, nous dominons les rizières qui s'étendent jusqu'à la rivière de Saïgon que nous apercevons dans le lointain brumeux. Nous voyons se sauver tous les travailleurs de ces rizières. Sur les diguettes, nous voyons courir des femmes coiffées du traditionnel chapeau conique au teint clair.

Nous voyons aussi des attelages de buffles accouplés fuir en toute hâte. Les Viêts font évacuer ces populations locales qu'ils contrôlent ! Tous se sauvent !

Nous donnons l'ordre de ne pas ouvrir le feu.

Nous regardons avec amusement ce singulier spectacle d'autochtones, s'enfuyant. Nous ne sommes pas venus ici avec l'intention de nuire à ces gens.

Je ne sais plus le temps que nous avons passé ici.

Je note dans mon journal :

« Avant de quitter ce lieu malsain, je mets le feu à trois paillotes-dortoirs. Curieusement, nous oublions d'incendier la plus grande. »

Soudain, des coups de feu claquent, provenant du village voisin où quelques partisans avaient maraudé des volailles.

Je rejoins Ligier. Nous sommes perplexes ! L'ordre est donné aux caporaux de rassembler leurs hommes. Ligier dit à notre sergent Dan Riong de regrouper tout le personnel dans la clairière proche car suivent maintenant des explosions assez éloignées qui ne sont plus des coups de fusil.

L'inquiétude commence à nous gagner. Et si les Viêts contre-attaquaient ? C'est bien ce qu'ils sont en train de préparer !

Après avoir mis le feu aux dernières paillotes-dortoirs, nous quittons rapidement les lieux pour nous mettre à l'abri dans la forêt voisine.

Le caporal Tiam Monh me dit :

— Cep, c'est Vietminh s'est revient !

Les explosions se rapprochent de nous sans grande précision.

Je me trouve debout derrière un tronc d'arbre. Ligier est accroupi au pied d'un autre à peu de distance. Masqué par les grandes herbes, je ne vois que son chapeau de brousse qui oscille tantôt à droite, tantôt à gauche. Je pressens qu'il perçoit le danger.

Avant que notre situation ne devienne intenable et si nous ne voulons pas être capturés...ou pire...il nous faut déguerpir !

Les obus, que nous pensons être de 60m/m., tirés par un mortier, éclatent par-ci, par-là à peu de distance.

Je suis toujours debout derrière mon arbre lorsqu'un projectile explose dans un houppier voisin. Je ressens dans le tronc un bruit assourdi. C'est un éclat qui vient de s'y fiche juste à ma hauteur ! Je me dis :

— Vieux, tu viens de l'échapper belle !

Un éclat traverse une jambe du pantalon d'un partisan sans le blesser.

Je décide de rejoindre Ligier qui s'est mis debout, toujours derrière le tronc d'un arbre. Arrivé auprès de lui, je me rappelle lui avoir dit :

— Foutons le camp d'ici !

Tous deux, nous sommes tenaillés par une « saprée » frousse car nous nous sentons en réelle difficulté. Nous nous l'avouons réciproquement dans la soirée ! Tous nos hommes sont dans le même état de tourment.

Ligier demande à Dan Riong de rassembler tout le monde auprès de nous et de leur dire que chacun se tienne prêt dans le cas d'une probable embuscade. Ce que nous craignons, c'est d'être coupé dans notre repli....et Cauk-Hoï est éloigné !

Avec Ligier, nous convenons de marcher en ligne plutôt qu'en colonne, derrière une avant-garde chargée de détecter si des Viêts sont positionnés sur notre trajet. Mon camarade se maintient au centre du dispositif et moi sur le côté gauche, avec mon caporal Tiam Monh, envers qui j'ai une confiance illimitée, et un porteur de fusil-mitrailleur. Ligier donne l'ordre de départ, de marcher rapidement sans courir et sans bruit. Des coups de feu partent de la clairière que nous venons de quitter. Les Viêts nous suivent mais à bonne distance. Ils ont allongé le tir de leur mortier mais les obus tombent assez loin derrière nous sans trop nous inquiéter.

Nous nous enfonçons sous les frondaisons en nous tenant sur nos gardes. Je serre la poignée de mon pistolet-mitrailleur MAT-49, l'index droit collé à la gâchette, prêt à faire feu ! Tous nos hommes avancent en tenant leurs armes à deux mains... au cas où !

La longue traversée du bois peu dense mais broussailleux s'effectue sans problème et calme un peu notre inquiétude. Enfin, nous arrivons à l'orée de la forêt. Nous nous arrêtons un moment afin d'écouter si nous sommes suivis. Aucun bruit !

Notre sergent, Dan Riong envoie deux groupes explorer les abords car c'est ici-même que nous redoutons l'embuscade ennemie. Tout semble calme !

Ligier me fait signe d'approcher et me dit :

— On va traverser en colonne !

Nous allons être obligés de nous découvrir, sans aucune protection naturelle pour franchir cette étendue plate et marécageuse, ce marigot herbeux infesté de mauvaises bestioles qui nous sépare de la plantation dont nous apercevons au loin devant nous la ligne vert-sombre des hévéas.

Nous nous engageons en file indienne, Ligier en tête. Avec ma section et Tiam Monh, nous fermons la marche. Bien que nous pataugions dans un marais boueux, notre progression s'effectue avec célérité. Souvent, je jette un coup d'œil en direction de la forêt car s'il doit se produire un affrontement, c'est ici que ça devrait se passer.

Sinon, il sera trop tard pour les Viêts. Je ne suis pas rassuré car notre seule défense sera de nous allonger dans la grande herbe. Et pas question de compter sur le canon de Cauk-Hoi ; nous ne pouvons lui demander d'intervenir. De toute façon, la zone où nous nous trouvons est hors de sa portée !

Surprenant : nous avançons sans ennui !

Je vois la longue colonne onduler devant moi à travers l'« herbe à éléphant ».

Tous nos partisans avancent à présent avec l'arme à la bretelle. C'est bon signe !

Enfin, nous arrivons à l'ombre des arbres à caoutchouc, à proximité des ruines de la tour 5 détruite par les Viêts il y a déjà pas mal de temps ! Nous sommes fourbus, sales, boueux mais ô combien satisfaits de s'en être sortis sans dommage, les Viêts ne nous ayant pas poursuivis.

Beaucoup de nos partisans, harassés, se sont assis au pied des arbres et fument tranquillement.

Avec Ligier et Dan Riong, nous sourions en voyant quelques hommes sortir de leurs musettes....ou d'ailleurs les fruits de leur larcin chez l'ennemi.

Quelles fricassées en vue.....avec des poulets viêts !

Chacun remet de l'ordre dans ses vêtements. On vide ses chaussures pleines d'une eau noirâtre et tout le monde retrousse les jambes de son pantalon à la recherche des inévitables sangsues ! Elles grouillent dans le marécage où croît en abondance une grande herbe râpeuse semblable à de la laiche.

Malgré les rubans élastiques qui ensèrent la base des jambes, ces sales bestioles parviennent quand même à s'introduire et à se fixer à la peau des mollets.

Afin de stopper cette désagréable succion, il faut appliquer sur ces maudites bêtes d'un marron foncé le feu d'une cigarette. Aussitôt, elles lâchent prise sans grand dommage.

Pour nous autres Européens, il nous était recommandé par le service de santé des armées en Indochine de ne jamais arracher une sangsue car nous encourions des saignements prolongés suivis de plaies purulentes longues à soigner.

Découvrir une sangsue coller à sa peau donnait le frisson !

Une horreur !

Enfin, Ligier donne l'ordre de repartir et tranquillement, nous rentrons au poste que nous découvrons toujours en alerte. Macret a bien fait les choses !

Une fois les armes et munitions déposées dans notre magasin (qui jouxtait le logement du sergent Dan Riong chargé de sa garde), Ligier lui dit de donner le repos de l'après-midi à tous ceux ayant participé à cette opération.

Avec Ligier, nous n'avons pas pensé à faire une petite sieste ; une bonne douche nous a remis en forme !

Le calme revenu dans nos esprits, nous sommes allés tous deux auprès de Macret qui venait de donner l'ordre de cesser l'alerte, afin de lui détailler notre expédition matinale.

Macret ne mâcha pas ses mots à notre rencontre et nous déclara sans ménagement :

— Vous êtes des cons ! Ce que vous venez de faire, c'est de la folie à deux mois de votre rapatriement. Vous avez risqué votre peau pour des conneries !

Comme il avait raison ! Car le pauvre Macret a craint le pire pour nous.

Le soir venu, avec Ligier, nous réalisons notre chance d'être tous revenus indemnes avec si peu de moyens, sans chenillettes, sans liaison radio, sans notre mortier de 60 mm., sans possibilité de soigner un blessé, etc., et avec des hommes peu combattifs.

Oui, c'était de la folie mais cette opération se situait dans nos attributions de défense de la plantation.

Peu à peu, Ligier retrouve son calme, sa tension retombée et il rit de son rire si particulier. Nous évoquons notre aventure qui va être considérée comme un exploit par les autorités militaires du secteur de Tay-Ninh.

Nous allâmes rendre compte de notre opération au lieutenant Bourdeau, responsable du sous-quartier de Cauk-Hoï. Nous eûmes droit à ses félicitations, qui nous semblèrent sincères !

Sans nous en informer, il fit à ses supérieurs son rapport détaillé, sachant fort bien ce qu'il faisait et espérait !

Quelques jours plus tard, le commandement militaire de Tay-Ninh nous avisait que pour notre témérité devant l'ennemi, qui nous avait permis de récupérer trois fusils, la croix de guerre nous serait décernée. Pour le gendarme Ligier, cette décoration lui serait remise par le secteur militaire ; pour le gendarme Ducret par sa hiérarchie à Saïgon, officiellement informée par le commandement de Tay-Ninh.

Je ne sais si Ligier a reçu cette décoration méritée. En ce qui me concerne, j'y reviendrai.

Nos trois grands fusils viêts, portés par un de nos hommes, sont à Cauk-Hoi ! Avec Ligier, nous contemplons avec curiosité ces armes qui, visiblement, n'ont pas servi depuis belle lurette ! Elles datent peut-être de la Seconde Guerre mondiale, plus sûrement de celle d'avant. De fabrication russe, elles semblaient être encore en état de fonctionnement.

Ayant l'intention d'en ramener une à Sauvagny comme trophée de guerre, j'ai vainement tenté d'en démonter une. Hélas impossible, et, de plus, son long canon n'entrait pas dans ma cantine.

Suivant les consignes, nous avons remis ces trois vieilles pétoires au commando 12. À ces sous-officiers de les remettre à la citadelle de Tay-Ninh, accompagnées de notre rapport succinct.

En remettant nos trois flingots, je me suis bien gardé de parler du coupe-coupe local, l'arme blanche préférée des Viets, que j'avais trouvé dans une paillote-dortoir, car on m'aurait l'invité à remettre ce dangereux coutelas fabriqué dans une lame de ressort d'auto. À coup sûr, il serait revenu en France dans la cantine d'un officier !

Longtemps, je me suis demandé si Ligier, en préparant notre coup de main contre les Viets, n'avait pas voulu prendre une revanche après la mort gendarme Servant, tué sur une piste de la plantation le lundi 6 avril 1953.

Je ne lui en ai jamais parlé !

Précédemment, plusieurs opérations avaient eu lieu à partir de Cauk-Hoï en direction de Bao-Trai et de ses environs. Jamais, elles n'avaient connu un résultat satisfaisant, tant le Vietminh défendait âprement sa zone d'influence.

Les troupes franco-vietnamiennes qui participèrent à ces engagements de grande envergure avec l'appui de quelques avions-bombardiers ne purent déloger durablement les Viêts. Certaines connurent des revers et eurent des pertes causées notamment par des mines antipersonnelles. Certaines de ces mines étaient peut-être les nôtres déterrées par d'audacieux Viêts près de notre tour 6 ?

Dans notre précipitation à envahir le campement ennemi déserté, nous n'avons pas pensé à ces armes redoutables sur les sentiers nous menant au repaire !

Je me souviens d'un capitaine, commandant une compagnie en opération, qui dut être évacué sur une civière dans notre poste. Il avait une jambe et un pied criblés d'éclats.

Cinquante-cinq années plus tard, relatant notre audacieux raid, j'en ai encore les frissons dans le dos !

Avec Ligier, nous avons retenu la leçon de Macret. Il était un sage conseiller ! Nous avons décidé que cette visite chez les Viêts serait pour nous l'ultime défi hors des limites de la plantation en attendant la relève.

Cette relève, tant attendue, tant souhaitée, devait intervenir pour moi le vendredi 19 février prochain et pour Ligier, le lundi 8 mars 1954. Et le jeudi 8 avril 1954, nous devons embarquer pour la métropole !

\*  
\*   \*

Il est temps pour nous que tout finisse enfin ! Deux longues années passées sous les tropiques dans ce lointain pays au climat souvent malsain, dans ce Vietnam si beau soit-il, mais où règne une guerre sournoise, insidieuse.....c'est assez !

Nous avons connu durant notre séjour l'angoisse, l'incertitude du lendemain et la peur. Mais aussi nous avons connu les joies formidables, inestimables de la camaraderie entre gars des postes malgré nos susceptibilités propres, nos caractères autres, dissemblables.

L'éloignement, l'isolement en poste, trop de dangers à affronter quotidiennement, la solitude, l'ennui, la fatigue et parfois le désœuvrement... au fil des jours. Nous avons fait notre part !

\*  
\*   \*

### Ce que je n'ai pas relaté sur la mort de M. Hennebert

Une fois le corps de notre directeur déposé, non sans mal, à l'arrière débâché de sa Land-Rover que nous venions de sortir du trou de la mine, je prends aussitôt le volant, accompagné de Tiam Monh. Rapidement, je démarre et file sur la piste, espérant que les Viêts ne tireront pas, puis j'entre à l'intérieur de la parcelle n° 30.

Pendant ce temps, Ligier regroupe nos hommes et rentre rapidement au poste.

Avec les secousses, les soubresauts dus au terrain, le capot du moteur se lève soudainement et vient heurter le pare-brise dans un bruit assourdissant que je prends, en un éclair, pour une explosion. Je ne vois plus devant moi les troncs des hévéas !! Une frousse !!!!

Arrivé au poste, je gare la Land-Rover dans un recoin de la villa à l'abri des regards. Hélas, la fillette du planteur, âgée de 7 ou 8 ans, aperçoit le véhicule de son père. Découvrant ses pieds nus sortant de la caisse arrière, elle se met à crier, à hurler, à sautiller sur le gazon.

Que puis-je faire ? Et Ligier n'est pas encore arrivé !

Madame Hennebert ne sort pas de la villa. Je crois qu'elle devinait le drame qui venait de se produire.

Déjà, quelques responsables vietnamiens du centre s'approchent et posent des questions devant le cadavre. Quoi dire ?

Tous comprennent ce qui vient d'avoir lieu, mais pourquoi ?

Ce jour, 15 août 1953, à midi, il devait y avoir fête chez les Hennebert. Toutes les autorités civiles et militaires du secteur étaient conviées à la villa afin de fêter l'anniversaire du directeur. Un banquet était prévu !

Les Viêts ont sciemment choisi le jour !

Je ne suis pas à l'aise avec le macabre chargement de la voiture.

Je décide de ne plus attendre ici et je prends la route en direction de Tay-Ninh toujours accompagné du fidèle caporal Tiam Monh.

Dès mon arrivée à la citadelle au volant de la Land-Rover d'où dépassent toujours de la caisse arrière les pieds dénudés de M. Hennebert, ce qui suscite rapidement la curiosité parmi les militaires, on me dirige vers la morgue qui se trouve dans un coin isolé de la fortification. Ici, dans ce sinistre service, œuvrent des prisonniers Viêts (P.I.M.) sous la surveillance d'un soldat armé.

Aussitôt, ceux-ci saisissent le corps de notre directeur et le déposent à l'intérieur du tristounet petit bâtiment sur une grande dalle inclinée.

Après lui avoir retiré sans ménagement ce qui reste de ses vêtements, ils jettent une quantité de seaux d'eau sur le corps inerte.

Je suis médusé d'assister à une telle scène ! Il y a de quoi défaillir ! Insoutenable spectacle car l'eau rougeoyante sortant de ce qui reste de la boîte crânienne complètement éclatée par la balle du Viêt entraîne vers le bas de la dalle des fragments osseux ainsi que de menues parties sanglantes de cervelle.

Mon regard fixe le corps de M. Hennebert avec qui j'avais causé la veille. Je suis horrifié !

Ma mission terminée, et après avoir répondu sommairement aux premières questions sur cet assassinat, car ici, en haut lieu, on cherche déjà à établir des responsabilités, je reprends le volant de la Land-Rover. Auparavant, le brave Tiam Monh a fait disparaître toutes les traces sanglantes.

C'est d'ici, de la citadelle de Tay-Ninh que la dépouille de notre directeur sera acheminée demain sur Saïgon par une ambulance militaire.

Nous sommes rentrés au poste, prostrés, accablés par tant d'événements survenus en si peu de temps.

Triste 15 août 1953 !

\*  
\*   \*   \*

Les jours suivants, le 2<sup>e</sup> Bureau, venu spécialement de Saïgon afin d'enquêter sur d'éventuels négligences ou manquements dans notre charge de sécurisation du centre de production et, au besoin, d'imputer des responsabilités, nous fit comprendre ce qu'il cherchait.

Ces gens en civil cherchèrent des indices, des failles dans notre service. Ils se renseignèrent auprès du personnel civil comme auprès des militaires du commando 12.

Nous avons vite perçu des intentions peu louables, douteuses, venant du commandement du secteur militaire à notre rencontre, nous les trois gendarmes affectés à la protection de la plantation.....et tout particulièrement de celle du planteur.

Heureusement, nous n'avons rien à nous reprocher et, en ce 15 août 1953, nous avons accompli notre tâche si funeste soit-elle. C'était notre boulot, si besogneux, si rebutant soit-il !

Tout simplement, M. Hennebert ne jugea pas opportun de nous informer de sa sortie matinale, seul, sans arme et sans escorte, en ce lieu isolé de la parcelle n° 31 joutant la brousse inquiétante.

On est venu solliciter sa présence et ses ordres sur un chantier important d'installation de gros tuyaux de drainage dans cette parcelle. Le planteur s'est rendu sans méfiance vers ces travaux en cours.

A-t-il pensé un instant à un piège qui pouvait lui être fatal tendu par les Viets ?

Cruel destin pour cet homme qui avait été pilote de guerre au cours du dernier conflit mondial !

Ce même 2<sup>e</sup> Bureau, avant de regagner Saïgon, nous informa que de nombreux sympathisants viêts avaient des fonctions de responsabilité importante au sein de la plantation ainsi que dans les équipes de coolies. Ce que nous savions déjà !

Ces militaires en civil nous recommandèrent d'être sans cesse sur nos gardes et d'être très attentifs !

Ben voyons ! Que faire d'autres ? C'était notre quotidien !

Et nous ne fûmes plus inquiétés, plus soupçonnés ! Démoralisant !

\*  
\*   \*   \*

15 août 1953. — Dans l'après-midi, madame Hennebert et sa fillette quittent discrètement la plantation par avion.

17 août 1953. — La radio officielle annonce l'enterrement du directeur pour demain 18 août. Son épouse revient, toujours par avion, à Cauk-Hoï mais elle repart presque aussitôt.

Ce même avion revient de Saïgon chercher Ligier et le sous-lieutenant Bourdeau pour assister aux obsèques.

21 août 1953. — Après avoir salué tous les cadres vietnamiens du centre de production de caoutchouc, madame Hennebert quitte définitivement la plantation de Cauk-Hoï par avion.

Non sans avoir accueilli M. Fleury, le nouveau directeur provisoire, et son épouse.

Vinet, l'assistant de plantation, est encore en congé en France mais compte tenu des événements, de la situation, il doit rentrer sous peu.

\*  
\*   \*

Malgré des relations souvent difficiles, mais parfois cocasses, avec notre planteur Ligier se devait, bien que peu enthousiaste, d'assister à ses obsèques. Il était à sa place....plus que d'autres. Avec Macret, nous lui avons donné raison !

\*  
\*   \*

À Cauk-Hoï, à l'intérieur du centre, il y avait une école pour les enfants. La maîtresse était une jeune Eurasienne avec un faciès d'Européenne. Elle parlait très correctement le français. Nous allions souvent lui rendre visite afin d'obtenir des traductions.

On nous avait informé qu'elle accueillait nuitamment son ami qui se trouvait être, un important responsable local du Vietminh habitant hors des murs du centre.

Souvent nous avons tenté de capturer ce visiteur nocturne. Hélas en vain !

\*  
\*   \*

Revenu de Saïgon par avion après les obsèques de M. Hennebert, Ligier était désappointé, écœuré par tout ce qu'il avait vu et entendu.

Il nous raconta, à moi et à Macret, la cérémonie suivie des inévitables rencontres avec la famille, les représentants de différentes associations, avec les dignitaires de la plantation à Saïgon et les hauts gradés militaires.

— Il fallait entendre l'Arpète, nous dit-il, en grande tenue pour la circonstance, képi, chemise blanche, cravate noire, raconter, expliquer la fin du planteur. Il était prolix à l'excès, lui l'amateur de mots croisés détestant patauger dans la gadoue de la brousse, qui n'avait jamais été son champ d'action préféré. L'Arpète retraça dans le détail les événements. Il prenait à son compte tout ce que nous lui avions relaté, décrit. Il crânait devant cet aréopage de messieurs cravatés malgré la chaleur et de militaires aux képis lourdement galonnés. On le questionnait....et il répondait ! Il avait tout vu et tout fait ! Un héros, l'Arpète, qui ne manquait pas de vanité.

En remerciement pour sa participation sur le terrain aux recherches dans cette parcelle n° 31 où il ne mit jamais les pieds, ces messieurs costumés remirent à l'Arpète une superbe montre en or dans son écrin, devant Ligier, estomaqué, humilié disons-le, lui le chef de poste responsable.

— À ce moment-là, nous dit Ligier, j'ai ressenti un réel dégoût !

Rien ne lui fut demandé. Pourtant, seuls, Ligier et moi, avec nos partisans, avons été les acteurs de la découverte et du retour de la dépouille mortelle au péril de notre vie, sous les yeux des Viêts.

Ce geste de reconnaissance, cette offrande, ne devait être destinée qu'au chef de poste pour sa courageuse conduite !

Blasé, Ligier nous dit en conclusion :

— Ducret, tous les deux, on a fait notre boulot. Laissons tomber, nous sommes des petits.

Pas vindicatif, l'ami Ligier ! C'était mieux ainsi !

\*  
\*   \*

Ce sous-lieutenant de réserve Bourdeau, dit l'Arpète, nous ne l'aimions pas, mais on le respectait. On le supportait.....et les jours passaient !

Son prédécesseur, un officier d'active nommé Boulland, n'était pas davantage « chasseur de Viêts » ! Il passa quand même capitaine, puis fut muté à Tay-Ninh. Il n'avait pas beaucoup d'estime pour nous autres gendarmes qu'il ne pouvait commander à sa guise.

Pour clore ce récit attristant, pénible...

Longtemps, j'ai pensé que la fillette de M. Hennebert pouvait être la chanteuse Chantal GOYA !

Née en Cochinchine, elle connut sur une plantation le même drame familial.

Non, ce n'était pas elle ! Je l'ai appris plus tard.

Toutes deux, en 1953, avaient approximativement le même âge.

---

Documents transmis par Gérard O'Connell.

---